

3476

1

LE

MARQUIS CAPOVAL

DRAME EN CINQ ACTES, EN SEPT TABLEAUX

PAR

VICTOR SÉJOUR



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1865

Tous droits réservés



L'AUTEUR A DU ADRESSER LA LETTRE SUIVANTE
A QUELQUES JOURNAUX :

Monsieur,

J'accepte sans me plaindre les sévérités, même les injustices de la critique. Mais lorsque vous me supposez épris plus qu'il ne faudrait des gouvernements militaires, et quand vous me désignez comme un protégé de la censure, moi dont toutes les pièces, pour ainsi dire, ont été tourmentées quand elles n'ont pas été mutilées par elle, je dois protester et je proteste surtout, monsieur, avec énergie, de toute mon âme, contre la pensée que vous m'avez prêtée d'avoir voulu flétrir dans *Gourdiér* nos grands patriotes, par conséquent de répudier, de travestir, de calomnier la révolution française elle-même, nous sommes les enfants, les obligés de cette révolution. Nous ne valons quelque chose que par elle; il y va donc de la dignité, il y va de l'honneur à se montrer reconnaissant pour les libertés qu'elle a conquises ou revendiquées.

V. S.

20 octobre 1864.

PERSONNAGES :

GASTON DE VALLEROY DIT CLAUDE-JULIEN.....	MM. DUMAINE.
LE COMTE DE JUVIGNY.....	CLARENCE.
RHOUETTE, chirurgien-major des armées de la République.....	DESHAYES.
PIERRE GOURDIER, commissaire de la Convention.....	LATOCHE.
BONAVENTURE HANNAPIER...	ALEXANDRE.
LE GÉNÉRAL CHOMBURE.....	MANUEL.
ÉTIENNE CHOMBURE, son fils..	ABEL.
FLAMBERGE, } troupiers..... }	LEMAIRE.
SYLVAIN, }	MALLET.
UN VOLONTAIRE.....	CHEVALLIER.
UN PORTIER.....	THIERRY.
UN SOLDAT....	JANIN.
HÉLÈNE DE VALLEROY.....	M ^{mes} LIA FÉLIX.
CLAIRE DE RENNEPONT.....	JULIETTE CLARENCE.
ADÈLE.....	MARIE DUMAS.
BARBE.....	La petite CHARLOTTE.

L'action se passe, pour le premier acte, à Grand-Pré, en 1792, et pour le reste, à Oberwésel, en 1794.

Pour la mise en scène du *Marquis caporal*, s'adresser à M. Celle, et pour la musique, à M. Fossey, tous deux au théâtre de la Gaité.

LE

MARQUIS CAPORAL

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

Un petit salon au château de Valleroy, à Grand-Pré. Portes au fond, portes latérales; une fenêtre.

SCÈNE PREMIÈRE

LE PORTIER, puis HÉLÈNE.

LE PORTIER, seul, brossant nu habit.

Ce sont de braves gens que ces Valleroy... on les prendrait pour deux amoureux tant ils s'aiment... Ah! dame, mariés il y a six mois... l'un vingt-cinq ans... l'autre vingt-deux... A ces âges-là, on est tout à ce qu'on fait... à l'amour surtout. — Bon, un bouton qui manque! (Continuant à brosser.) Et madame est si bonne... et le citoyen Valleroy est si beau garçon!

HÉLÈNE, entrant.

Flatteur!...

LE PORTIER.

Madame écoutait?...

HÉLÈNE.

Toujours, quand on parle de mon mari. (Le portier sort (Mon cher Gaston! Ah! qu'il fait lourd!... (Elle va se mettre à la fenêtre. Entre Valleroy.)

SCÈNE II

HÉLÈNE, VALLEROY.

VALLEROY, à part, sans voir Hélène.

Un plan infailible. Nos Thermopyles, comme dit Dumouriez. La France est sauvée si nous y arrivons avant les Prussiens.

HÉLÈNE, se retournant.

Ah! c'est vous?... vous avez donc travaillé cette nuit?

VALLEROY.

Oui.

HÉLÈNE.

Et à quoi, bon Dieu?

VALLEROY.

Des papiers à mettre en ordre... des comptes à régler. Déjà habillée, marquise?... Ah! pardon.

HÉLÈNE.

Citoyenne, monsieur, citoyenne!

VALLEROY.

Coquette. En fait de parure et de beauté nous ne serons jamais parmi les ci-devants.

HÉLÈNE.

Ni en fait d'amour... J'aime mon mari, on ne m'accusera jamais d'être de l'ancien régime.

VALLEROY.

Vous êtes charmante!

HÉLÈNE.

Je n'en sais rien, vous ne me le dites presque plus.

VALLEROY.

Claire a-t-elle écrit?

HÉLÈNE.

Non.

VALLEROY.

Ne désespérons pas, nos bons parents nous l'enverront... ils aimeront mieux émigrer seuls, une jeune fille embarrasse et coûte cher en voyage.

HÉLÈNE.

Avez-vous eu des nouvelles de mon frère?

VALLEROY.

M. de Juvigny?... oui, on a perdu ses traces.

HÉLÈNE.

Ah ! tant mieux !

VALLEROY.

S'il devait ne plus recommencer. Mais les dangers mêmes auxquels il vient d'échapper ne feront qu'exciter son audace. Il a fait de la chute de la royauté un désastre personnel. Il n'est pas homme à pardonner.

HÉLÈNE.

Vous le blâmez ?

VALLEROY.

Je le plains. Conspirer en ce moment... conspirer quand le sol de la patrie s'émeut sous les canons prussiens... conspirer quand la France aux abois se cherche elle-même... conspirer, et faire du désespoir de son pays une espérance de plus à ses colères !... Ah ! si jamais tu as à trembler pour mes jours, tes craintes et tes larmes ne me trouveront pas au camp de Condé, où se rendra M. de Juvigny, ni parmi les baïonnettes ennemies que M. de Juvigny encourage ; mais aux frontières, le sac sur le dos, mon fusil ou une épée à la main en face de l'étranger.

HÉLÈNE.

Tu pourrais me quitter ?

VALLEROY.

Non, mais...

HÉLÈNE.

Tu y as pensé !

VALLEROY.

Du tout... du tout...

HÉLÈNE.

Alors, tais-toi, tu m'as fait peur. Cette révolution terrible s'est accomplie contre nous. Ce n'est pas à ceux qu'elle dépouille à la défendre.

VALLEROY.

Ah ! tais-toi à ton tour !... mais si c'était la France elle-même qu'un sentiment de justice avait soulevée... quelle idée laisserais-je de mon patriotisme... que penserais-tu de moi ?

HÉLÈNE.

Oh ! je te sais grand, je te crois bon, je connais l'âme généreuse et fière que tes yeux reflètent en ce moment... je penserais que je t'adore !...

VALLEROY.

Tu ferais de moi un lâche.

HÉLÈNE.

Un homme heureux, si je peux!...

VALLEROY, à part.

Je n'oserai jamais, la vérité lui serait trop cruelle ! (Il va prendre son habit.)

HÉLÈNE.

Tu sors ?

VALLEROY.

Un instant. On n'a pas posé mon bouton.

HÉLÈNE, prenant l'habit.

Je vais réparer cet oubli.

VALLEROY.

Comment ?

HÉLÈNE.

Vous me croyez trop maladroite, n'est-ce pas?... (S'asseyant sur le canapé.) J'ai reçu une mauvaise éducation, j'en conviens ; ma grand'mère m'a élevée à ne rien faire de peur de me fatiguer. (Entre Rhouette.)

SCÈNE III

LES MÊMES, RHOUETTE.

VALLEROY.

Le docteur Rhouette!...

RHOUETTE, sans voir Hélène.

Ah!... Je viens...

VALLEROY, bas.

Je ne suis pas seul!

HÉLÈNE, cherchant à enfiler son aiguille.

Bonjours, docteur!

RHOUETTE.

Comment, comment, nous travaillons ?

HÉLÈNE.

Oui, docteur, comme les matrones romaines... mais ma quenouille ne va pas... (Enfilant l'aiguille.) Ah!... Je m'essaie à la confusion des rangs, docteur.

RHOUETTE.

Toujours gaie ?

HÉLÈNE.

On ne saurait trop l'être en révolution, ça sort de l'égalité.

RHOUETTE.

Ah ! ah ! nous nous vengeons de ce pauvre peuple en le mordillant. Mais je suis un sans-culotte, moi, je dénoncerai vos petites dents patriciennes à la convention, qui vous les arrachera toutes, je vous en prévient.

HÉLÈNE.

Oui, et sans douleur. — Vous ne me ferez pas trembler, vous aimez trop mon mari.

RHOUETTE.

Parbleu, oui, je l'aime... comme une de mes meilleures cures... Je l'ai si obstinément disputé à la mort une fois, que j'ai fini par croire qu'il me devait la vie et par l'aimer comme un fils ! Mais que faites-vous donc là ?

HÉLÈNE.

Vous ne vous en apercevez qu'à présent?... Je pose un bouton.

RHOUETTE, prenant l'habit.

Mais vous n'y êtes pas !

HÉLÈNE.

Vous savez coudre ?

RHOUETTE.

Un chirurgien-major... médecin en chef dans les hôpitaux... autrefois... ça fait de tout : de la charpie et le coup de sabre ; — raccommode l'armée ; — rapièce le général ; un bras ou une tête su besoin, et de vieux habits s'il en vient !... (Remettant l'habit à Valleroy.) Voilà ! (Bas.) Dumouriez vous attend au quartier-général.

VALLEROY, mettant son habit.

Bien !

RHOUETTE, l'aidant.

Gourdier y était... il voulait se charger de ses ordres.

VALLEROY, s'oubliant.

Gourdier ?

HÉLÈNE.

Quoi ?

RHOUETTE, vivement.

Nous parlions du citoyen Gourdier... le nouveau commissaire... Vous avez pu le voir à mon bras ce matin... nous avons passé sous vos fenêtres ?

HÉLÈNE.

Ah ! oui... des façons puritaines et une tête de satyre
Vous le connaissez beaucoup ?

RHOUETTE.

Oh! non... un peu moins que Valleroy.

VALLEROY.

Je ne l'ai jamais vu.

RHOUETTE.

Guère plus alors. Je lui ai parlé aujourd'hui pour la première fois. Valleroy ne l'estime pas beaucoup; je crois que je pense comme lui. (Bas à Valleroy.) Dépêchez-vous.

VALLEROY, montrant Hélène.

Elle ne sait rien encore, préparez-la!...

RHOUETTE.

Bien. (A part.) Toutes les choses heureuses sont pour moi : une jambe à couper, approche, Rhouette; une femme à désoler, c'est ton affaire!

VALLEROY, à Hélène.

Je reviens. A propos, Rhouette, nous dinons chez vous?

RHOUETTE.

Tant mieux.

HÉLÈNE.

Nos gens nous ont quittés.

VALLEROY.

Ce matin, au premier roulement du tambour. Hélène vous contera cela. (A Hélène.) Ne laisse entrer personne dans mon cabinet. (Il sort.)

SCÈNE IV

HÉLÈNE, RHOUETTE.

RHOUETTE.

Comment, quittés?

HÉLÈNE.

Ils se sont enrôlés.

RHOUETTE.

Tous?

HÉLÈNE.

Jusqu'au dernier.

RHOUETTE.

Excellent présage, la patrie ne manquera pas de défenseurs!

HÉLÈNE.

C'est une fièvre.

RHOUETTE.

La fièvre du patriotisme !

HÉLÈNE.

Elle gagne tout le monde.

RHOUETTE, lui tâtant le pouls.

Voyons ?... oui, un peu. (A part.) Une transition toute trouvée. (Haut.) Je... (A part.) Ah ! quelqu'un ! (Le concierge entre.)

SCÈNE V

LES MÊMES, LE PORTIER.

LE PORTIER.

Ne vous dérangez pas, ce n'est que le vieux portier. — Une lettre pour la citoyenne Valleroy.

HÉLÈNE.

Donnez !... (Elle la lit.)

LE PORTIER, à Rhouette.

On dit que les coalisés s'approchent de la forêt d'Argonne, est-ce vrai, citoyen ?

RHOUETTE.

Oui, mais ils n'y sont pas encore, Dieu merci !...

LE PORTIER, à lui-même.

Et l'on se battra sans moi ! la vieillesse, la vieillesse. (Il sort.)

SCÈNE VI

HÉLÈNE, RHOUETTE.

HÉLÈNE, avec joie.

On m'annonce l'arrivée de ma sœur, Claire de Rennepont.

RHOUETTE.

Claire de Rennepont ?

HÉLÈNE.

Ma mère s'est remariée en secondes noces, vous le savez bien .. Henry de Juvigny et moi nous sommes du premier lit.

RHOUETTE.

Ah ! oui, c'est vrai... Je ne sais où j'avais l'esprit... (A part.) Il faut tout lui dire pourtant.

HÉLÈNE.

Celle bonne Claire !...

RHOUETTE.

Vous avez été longtemps séparées ?

HÉLÈNE.

Dix ans. — Des raisons de famille. — Elle vivait chez notre grand-oncle, en Bretagne. A mon mariage sa présence seule manquait à mon bonheur. Elle ne connaît même pas Valleroy.

RHOUETTE.

Qui le connaît, du reste ?... il a vécu comme un loup avant de vous connaître et comme un égoïste depuis qu'il vous aime.

HÉLÈNE.

Je ne m'en plains pas.

RHOUETTE.

C'est possible ; mais le pays n'a guère à s'en louer, convenez-en.

HÉLÈNE.

Valleroy n'est pas ambitieux.

RHOUETTE.

Il pourrait être utile.

HÉLÈNE.

Où je connais vos idées... dans votre système un homme est une force... il doit être attelé à quelque chose... mon mari m'aime, c'est une occupation. Je vais préparer la chambre de Claire. Ah ! des rideaux !... Ils doivent être là. (Elle ouvre un placard et cherche.) Mon bon docteur, faites monter en attendant ce petit meuble dans la chambre verte.

RHOUETTE, soulevant le meuble.

Diable, c'est assez lourd... où trouver... (Allant à la fenêtre.) Ah ! voilà notre affaire !... (Appelant.) Pst !... pst !... par ici, Bonaventure... Oui, c'est moi !... un coup de main à donner... un meuble à monter... viens !...

HÉLÈNE.

Bonaventure ?

RHOUETTE.

Bonaventure Hannapier... un brave garçon... le candide époux de la belle Véronique, que le marquis de Rudier a compromise et que ses amis ont achevée...

HÉLÈNE.

Ces rideaux n'y sont pas ! (Elle sort. Entre Bonaventure, suivi par un bossu qui attend au fond.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, BONAVENTURE, LE BOSSU.

BONAVENTURE.

C'est vous, citoyen docteur!... Ah! depuis que vous avez soigné Véronique...

RHOUETTE.

Ta reconnaissance m'est acquise, je sais cela. (Désignant le meuble.) Tu peux m'aider à rendre un service?... (Apercevant le bossu.) Quel est cet homme ?

LE BOSSU.

Eh! eh! eh!... cet homme vous le dira mieux que personne peut-être bien... (Otant son chapeau.) sauf votre respect.

RHOUETTE.

Que voulez-vous ?

LE BOSSU.

Oh! pas de charité, du travail si c'est possible. Je trainais messemelles dans la rue... J'entends : Pst!... Pst!... Je me retourne .. c'était à ce gars-là que vous parliez... Deux hommes ne seront peut-être pas de trop, me suis-je dit, et j'ai suivi Bonaventure.

BONAVENTURE.

Comment savez-vous mon nom ?

LE BOSSU.

Eh! eh! eh!... mais il est tombé de la fenêtre. Vous avez une jolie femme, vous. Comment va le marquis de Rudier ?

BONAVENTURE.

Il a émigré.

LE BOSSU.

C'est ce qu'on dit, c'est ce qu'on dit. (A Rhouette.) Je suis des environs. Mon père est colporteur. J'étais venu à Grand-Pré pour m'enrôler. Mais cet aristocrate de commissaire... comment l'appellez-vous?... ah!... Gourdiel!... eh bien! il n'a pas voulu de moi.

BONAVENTURE.

Vous auriez pourtant fait un joli grenadier.

LE BOSSU.

On n'a pas tous les jours des hommes tournés comme ça, voyons ?

RHOUETTE.

Il vous a peut-être trouvé la jambe...

LE BOSSU.

Un peu courte!... comprend-on?... (Avec indignation.) et que j'étais bossu!

RHOUETTE.

Oh! une légère ondulation entre les deux épaules.

LE BOSSU.

Bossu!... Bossu!...

BONAVENTURE.

Moi, c'est différent... Véronique vous a enlevé ça... à l'unanimité!

RHOUETTE.

Véronique?

BONAVENTURE.

Vous ne savez donc pas?... nous regardions l'enrôlement. Tout à coup Véronique s'écrie : « Lui aussi! » Qui ça? fis-je, en me retournant vers elle. Elle étendit le doigt. C'était Sylvain, le fils du garde-chasse, qui venait de donner son nom. « Alors, reprit Véronique, si chacun s'en va, qu'est-ce que nous ferons au village?... » « Pas grand'chose, » que je lui réponds. Je n'avais pas fini de parler qu'elle s'élançait vers la tribune en criant : « J'en suis aussi, me veut-on pour vivandière?... » Et tout le monde de répondre : « Oui, oui!... » et Véronique de m'embrasser en disant : « Tu seras mon cantinier!... » et je riposte : « Oui, cantinier, vivandier, tout ce qu'on voudra... vive la nation!... » Et voilà comment je ne suis plus garçon laitier à Maubeuge.

LE BOSSU.

Bah! mon ami, tu es toujours... ce que tu es. — Eh! eh! eh!... (On entend le tocsin au loin.)

HÉLÈNE, revenant.

Qu'est-ce que cela?

BONAVENTURE, sans la regarder en prenant le meuble.

Citoyenne, le tocsin!

RHOUETTE.

Dumouriez le fait sonner dans les villages comme un suprême appel aux armes.

BONAVENTURE, au bossu.

Allons! (Ils enlèvent le meuble.)

RHOUETTE, leur montrant le petit escalier.

Par ici!

HÉLÈNE.

Au premier... la chambre à droite... la clef est à la porte.

BONAVENTURE.

Oui, madame! (Ils montent l'escalier.)

HÉLÈNE, du seuil de la porte.

Vous trouverez dans le cabinet d'en face deux fauteuils et trois chaises, que vous y transporterez aussi l...

BONAVENTURE, dans l'escalier.

Oui, citoyenne l... (Le tocsin sonne toujours.)

SCÈNE VIII

HÉLÈNE, RHOUETTE.

HÉLÈNE.

Le danger est donc bien grand ?

RHOUETTE.

Terrible : le roi de Prusse est à Verdun, Longwy a été pris, quatre-vingt mille Prussiens pèsent sur nos frontières.

HÉLÈNE.

Ah !

RHOUETTE.

Quatre-vingt mille l... et Dumouriez n'a que vingt-sept mille combattants.

HÉLÈNE.

Que deviendrons-nous ?

RHOUETTE.

Si l'ennemi envahit l'Argonne, s'il occupe demain le défilé de Grand-Pré et celui des Islettes, l'armée française sera rejetée sous Châlons et bientôt sous les murs de Paris, et Paris conquis ou surpris, c'est la France décapitée l... Oui, sonne, sonne !... Ah ! malheur à ceux qui n'entendront pas ce cri de détresse... à ceux qui mettront leur bonheur avant le salut de la patrie !... Dites comme moi, Hélène : malheur, malheur !

HÉLÈNE.

Mais...

RHOUETTE.

La France a besoin de tous ses enfants, entendez-vous ?... Les femmes qui font de leurs caresses une distraction à son malheur sont criminelles. Si la France était vaincue, c'est sur ces impies que sa défaite et son sang retomberaient... c'est sur elles qu'éclateraient ses malédictions !

HÉLÈNE.

Vous ne dites pas cela pour moi, n'est-ce pas, docteur ?

RHOUETTE.

Non, je vous connais mieux que vous-même. Si l'épée de Valleroy était nécessaire au triomphe de son pays, vous seriez la première à la tirer du fourreau pour armer son bras.

HÉLÈNE.

Je l'enverrais à la mort ?

RHOUETTE.

Comme votre aïeule à son mari, vous lui diriez : Va, tu m'embrasseras au retour si la France est contente de toi !

HÉLÈNE.

Ah ! taiscz-vous !

RHOUETTE.

Aux heures des convulsions publiques, qui s'abstient se dégrade, qui s'isole trahit. Il faut être ici ou là, être ceci ou cela, être au camp de Condé ou parmi nos patriotes ; être avec les hulans et la vieille armée prussienne, pourvu de tout comme eux, discipliné, caressé par la vengeance, l'épée levée contre son pays... ou parmi nos volontaires, déguenillés, sans pain, sans souliers, inexpérimentés, tumultueux, mais avec la volonté de l'indépendance et l'enthousiasme de la liberté au cœur !

HÉLÈNE.

Je crains de vous comprendre !

RHOUETTE, à part.

Elle a compris.

(Le bossu et Bonaventure reviennent.)

SCÈNE IX

LES MÊMES, LE BOSSU, BONAVENTURE.

BONAVENTURE.

C'est fait, docteur.

RHOUETTE.

Voici pour ta peine. (Il lui donne de l'argent.)

BONAVENTURE.

Ce sera la première mise de fonds pour ma petite buvette. (Au bossu) Allons, décampons ! (Il se dirige vers la porte.)

LE BOSSU, bas à Hélène.

Retenez-moi, je suis Juvigny !

HÉLÈNE, à part.

Ciel !

BONAVENTURE, se retournant.

Eh bien ?

HÉLÈNE, vivement.

J'ai un billet à faire porter, votre camarade vous rejoindra bientôt.

RHOUETTE.

Un billet ?... mais je peux...

HÉLÈNE.

Non, merci !... nous dinons à cinq heures. (Le reconduisant.)
Pas de folie !

RHOUETTE.

Oh ! de la soupe d'ambulance et du brouet noir. (Il sort ;
Bonaventure le suit.)

SCÈNE X

HÉLÈNE, JUVIGNY.

JUVIGNY, enlevant son déguisement.

Voilà les gens que vous voyez !

HÉLÈNE.

Mais c'est le docteur Rhouette, mon frère, un homme d'honneur.

JUVIGNY.

Un homme d'honneur ?... Ce matin, sous vos fenêtres, j'épiais l'occasion de me présenter chez vous. Je l'ai vu vous saluer en passant. Le citoyen qui était à son bras s'est arrêté pour vous admirer. Il a dû vous trouver belle, car ses épaisses lèvres palpitaient de convoitise. Et savez-vous quel était cet homme ? l'un des démolisseurs de la Bastille... un des massacreurs de Paris, Gourcier : âme ténébreuse qui courtiserait aussi bien la pourpre que l'égout ; politique fangeux qui prendrait volontiers l'épouse d'une main et la tête du mari de l'autre, faisant de la guillotine une intrigue et de l'amour une distraction au meurtre !... Morbleu, s'il y a lieu, veillez sur votre cœur, je vous en préviens, et sur la tête de votre mari, si vous y tenez.

HÉLÈNE.

Vous me faites trembler !

JUVIGNY.

En ajoutant qu'il se vendrait volontiers si on consentait

à payer ses services au prix qu'il les estime, le portrait serait complet.

HÉLÈNE.

Est-ce possible ?

JUVIGNY.

Le roi de Prusse en sait quelque chose. Ce marché, du reste, se conclura. Par ses mains nous ferons de la Révolution une épouvante et par conséquent une éternelle provocation à la résistance. Voilà donc les amis du citoyen Rhouette. Croyez-vous encore à son honneur ?...

HÉLÈNE.

Valleroy m'a appris à l'estimer.

JUVIGNY.

En peut-il être autrement ?... il l'admire. C'est peut-être pour lui complaire qu'il trahit le drapeau de ses pères.

HÉLÈNE.

Que voulez-vous dire ?

JUVIGNY.

Un secret qui n'en est plus un depuis une heure.

HÉLÈNE.

Expliquez-vous !

JUVIGNY.

Les révolutionnaires comptent dans leur rang un gentilhomme de plus.

HÉLÈNE.

Mon mari ?

JUVIGNY.

Et les fanatiques de Dumouriez un Valleroy pour capitaine.

HÉLÈNE.

Mes pressentiments ne m'avaient pas trompée !

JUVIGNY.

Vous l'ignoriez ?

HÉLÈNE.

Voyez mes larmes !

JUVIGNY.

C'est bien, pleurez le gentilhomme ?

HÉLÈNE.

Je ne l'accuse pas ; s'il a offert son épée à Dumouriez, c'est qu'il a cru que la France était en péril de ce côté. Mais parlons de vous, vous veniez nous demander asile ?

JUVIGNY.

Votre hospitalité pèserait à ma conscience. J'ai su traverser la France de Paris à Grand-Pré et de Grand-Pré à Verdun où est Frédéric-Guillaume ; d'ici au camp de Condé les périls ne sont pas plus grands.

HÉLÈNE, le retenant.

Mon frère !

JUVIGNY.

Votre frère ?... Vous me rappelez, en effet, que j'ai une sœur ; où est Claire ?

HÉLÈNE.

Elle n'est pas arrivée.

JUVIGNY.

J'ai pu consentir à ce qu'on vous la confiât, je doutais encore.

HÉLÈNE.

Vous songez à me la reprendre ?

JUVIGNY.

N'en ai-je pas le droit ?

HÉLÈNE.

Je ne m'en séparerai pas.

JUVIGNY.

Je suis le chef de la famille.

HÉLÈNE.

Elle choisira entre nous.

CLAIRE, au dehors.

Hélène ! Hélène !

HÉLÈNE.

Je l'entends !

JUVIGNY.

Elle ne passera pas le seuil de cette porte ! (Il fait quelques pas pour sortir.)

HÉLÈNE.

Elle n'est peut-être pas seule ; vous allez vous perdre, prenez garde ! (Claire entre ; elle est suivie d'une dame.)

SCÈNE XI

LES MÉMES, CLAIRE.

CLAIRE, se jetant dans les bras d'Hélène.

Ma sœur !

HÉLÈNE.

Chère enfant !

CLAIRE, à la dame, sans voir Juvigny.

Laisse-nous, ma bonne Gertrude, je te ferai appeler si j'ai besoin de toi. (La dame sort. Claire à Héléne en lui prenant les mains.) Ah ! comme je suis heureuse de te revoir !

HÉLÈNE.

Es-tu grande !

CLAIRE.

Mais pense donc, il y a dix ans que je ne t'ai vue !

HÉLÈNE.

Embrasse-moi encore !

CLAIRE.

Je te gronderais, si j'osais, de n'être pas venue nous visiter et de m'avoir si peu écrit depuis deux ans... Mais non !... je sais que tu ne vis que pour lui... Lui, c'est celui qu'on aime, n'est-ce pas ?... Oh ! je te comprends, ton mari doit être bien heureux ?

HÉLÈNE, embarrassée.

Mon mari ?

CLAIRE.

Un beau garçon, m'a-t-on dit... bien bon, à ce qu'il paraît... Je ne l'ai jamais vu, sais-tu ?... Où est-il ?

JUVIGNY, s'approchant.

Au camp de Dumouriez.

CLAIRE.

Mon frère !

JUVIGNY.

Oui, Paul de Juvigny. S'il est en fuite, il n'est pas dompté. Il mourra, comme il a vécu, pour la cause de nos rois.

HÉLÈNE.

Tu trouveras dans Gaston un adepte obstiné des idées nouvelles. S'il est au camp, c'est comme citoyen et soldat.

JUVIGNY.

Ta place n'est pas ici, tu le devines, elle est marquée à Coblentz. Veux-tu me suivre ?

HÉLÈNE.

Chacun ne doit écouter que les inspirations de sa destinée dans ces temps de trouble. Je n'ai que mon dévouement et mon cœur à t'offrir ; veux-tu rester près de moi ?

Prononcez !

JUVIGNY.

Choisis !

HÉLÈNE.

Eh bien ?

JUVIGNY.

Que me demandez-vous, mon frère ?

CLAIRE.

JUVIGNY.

Un seul mot : partons-nous ?

CLAIRE.

Une jeune fille peut-elle juger son pays ?

JUVIGNY.

Ce n'est pas répondre.

CLAIRE, se jetant dans les bras de sa sœur.

Hélène !

JUVIGNY.

C'est bien !

CLAIRE

Je ne vivrais pas sans remords parmi ceux qui ont le courage d'abandonner leur pays et de le condamner, mon frère.

JUVIGNY, à Hélène.

Vous êtes bien les deux sœurs ! (À Claire.) Mais retenez bien ceci, malheureuse : celle qui n'a pas craint d'immoler même sa dignité, même le souvenir de ses aïeux à son amour, sacrifiera un jour, s'il le fallait, votre bonheur à ses intérêts... retenez, retenez cela !

HÉLÈNE, vivement.

Le voyage a dû te fatiguer ; viens te reposer, chère enfant !... (Elles sortent.)

SCÈNE XII

JUVIGNY, seul.

O révolution fatale !... elle n'a pas été seulement le divorce entre un roi et son peuple, elle a encore semé la haine et la division dans les familles !... Ah ! Claire... Claire !... mais mon devoir est de veiller toujours sur elle, son avenir ne peut m'être étranger. (Hélène revient.)

SCÈNE XIII

HÉLÈNE, JUVIGNY.

HÉLÈNE.

Vous avez été cruel.

JUVIGNY.

Que pouviez-vous attendre de plus d'un homme que votre mari lui-même surnomme le chevalier du poignard ?... Oh ! je n'en rougis pas. Avec les meilleurs gentilshommes de France, j'ai porté ce titre dans la nuit du 10 août, je le garde comme un signe de ralliement et de vengeance. Maintenant je n'ai plus qu'un mot à dire.

HÉLÈNE.

Je vous écoute.

JUVIGNY.

Vous avez charge d'avenir. Si Claire manque jamais à la dignité de son rang, c'est à vous que je m'en prendrai.

HÉLÈNE.

Je l'entends ainsi.

JUVIGNY.

Adieu, donc !

HÉLÈNE.

Ne sortez pas avant la nuit... n'augmentez pas vos périls pour me punir de ma fidélité à l'estime de mon mari. Tenez, on vient !...

JUVIGNY.

Vos amis ne pourraient que me trahir, c'est vrai !

HÉLÈNE.

Entrez là !

JUVIGNY.

Un cabinet sans issue... là plutôt, cette fenêtre peut servir au besoin. (Il entre dans le cabinet de Valleroy. Arrive le portier.)

SCÈNE XIV

HÉLÈNE, LE PORTIER

LE PORTIER, annonçant.

Le citoyen Gourdiér ! (Gourdiér entre.)

SCÈNE XV

HÉLÈNE, GOURDIER.

GOURDIER, à part.

Plus charmante encore de près que de loin ! (Haut.) Si je trouble votre retraite, citoyenne, c'est à d'impérieuses circonstances qu'il faut s'en prendre ; le général Dumouriez n'a pas pu attendre le citoyen Valleroy qu'il avait fait mander. Je me suis chargé de ses ordres.

HÉLÈNE.

Asseyez-vous.

GOURDIER.

Merci.

HÉLÈNE.

Quels sont ces ordres ? puis-je le savoir ?

GOURDIER.

On avait recommandé à Valleroy le secret, je vois qu'il s'en est souvenu. Nous pouvons vous dire que le pays a les yeux sur lui. Le poste qu'on lui confie n'est pas le moins important au succès de nos armes.

HÉLÈNE.

Un commandement militaire ?

GOURDIER.

Comme il convient à la vaillante race dont il est issu.

HÉLÈNE.

Un poste périlleux ?

GOURDIER.

Périlleux peut-être, glorieux surtout.

HÉLÈNE, à part.

Je ne peux plus douter !

GOURDIER.

Vous souffrez ?

HÉLÈNE.

Cruellement !

GOURDIER, à part.

Ces ci-devants seuls sont aimés ainsi. (Haut.) Il en est temps encore, un mot de vous le retiendrait !

HÉLÈNE.

Non, son devoir a parlé, je ne serai pas au-dessous de sa destinée. (A part.) J'ai besoin de pleurer ! (Elle va pour sortir. Valleroy entre.)

SCÈNE XVI

LES MÊMES, VALLEROY.

HÉLÈNE, à part.

Valleroy !

VALLEROY.

Vous pleurez ?

HÉLÈNE.

Le citoyen Gourdier m'a tout appris, mon ami... Vous viendrez m'embrasser avant de partir.

VALLEROY, à part.

Ses premières larmes que je fais couler !

HÉLÈNE, à part.

Et Juvigny que j'oubliais ! (Elle se dirige vivement vers le cabinet.)

VALLEROY.

Que faites-vous ?

HÉLÈNE, poussant la porte.

J'attendrai dans votre cabinet.

VALLEROY.

Non, nous aurons peut-être à travailler.

HÉLÈNE, refermant la porte, à part.

Il n'y est plus ! c'est une inquiétude de moins. (Elle sort.)

SCÈNE XVII

VALLEROY, GOURDIER.

VALLEROY.

Vous avez bien voulu vous charger de quelques instructions qui me concernent ?

GOURDIER.

Je l'ai fait avec plaisir, je désirais vous connaître.

VALLEROY.

C'est un honneur pour moi.

GOURDIER.

Je vous crois sincèrement rallié à notre cause. Mais vous avez un peu tardé. On ne divorce pas avec de vieilles et chères traditions sans déchirements, je le reconnais.

ACTE PREMIER.

VALLEROY.

Tant qu'on s'est battu entre Français, je me suis tenu l'écart. Mais à cette heure, c'est différent : l'étranger a posé le pied en France, je demande une épée.

GOURDIER.

Qu'on s'est empressé de vous offrir. Nous avons beaucoup de soldats, peu d'officiers. Le commandement supérieur qui vous a été accordé...

VALLEROY.

Est dû surtout à ce malheur, je le sais. Mais j'espère m'en montrer digne.

GOURDIER.

Le plan de Dumouriez me paraît hasardeux.

VALLEROY.

Le génie a des témérités qui étonnent.

GOURDIER.

Vous l'avez étudié ?

VALLEROY.

J'ai passé la nuit à le méditer.

GOURDIER.

Dumouriez veut en précipiter l'exécution ?

VALLEROY.

Il a raison, tout serait perdu si les coalisés nous devançaient dans les défilés d'Argonne.

GOURDIER.

Ils n'y songent pas.

VALLEROY.

J'irai demander au général Chombure dix-huit cents à deux mille hommes, que je conduirai à travers forêt à la Croix-au-Bois. Pour y parvenir, pour devancer les Autrichiens qui ne sont qu'à une marche de là, pour occuper solidement ce poste où la destinée du pays sera fortement menacée dans un moment, il faut de l'audace, du courage, du mystère.... le plus profond mystère surtout... car le moindre éveil donné à nos ennemis serait un désastre... Cette clairière occupée par eux, c'est une de nos bases d'opération supprimée, c'est la France inclinée vers un abîme, c'est l'inquiétude des soldats et l'incertitude des chefs, c'est la défaite enfin.

GOURDIER.

L'homme qui comprend ainsi la suprême, la haute responsabilité qui pèse sur lui, ne peut que triompher.

VALLEROY.

Ou mourir.

GOURDIER.

Je vous accompagnerai au camp du général Chombure.
Je continue mon inspection.

VALLEROY.

Bien.

GOURDIER.

Je viendrai vous chercher. (Entre Hélène; elle tient un journal;
elle est très-agitée.)

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, HÉLÈNE.

HÉLÈNE, entrant.

Ah!

VALLEROY.

Quoi?

HÉLÈNE.

Un journal apporté par Claire. De nouvelles proscriptions, tenez!

GOURDIER.

Justice pénible, mais nécessaire.

HÉLÈNE.

Ce n'est pas seulement ses adversaires, c'est aussi ses plus sincères défenseurs que la Révolution frappe souvent.

GOURDIER.

Des défenseurs qui hésitent. Les traîtres sont de deux espèces, les trainards et les transfuges.

HÉLÈNE.

Vous êtes impitoyable.

GOURDIER.

Par économie. Savoir frapper à propos dispense de la nécessité de frapper toujours. (Il sort.)

SCÈNE XIX

HÉLÈNE, VALLEROY.

HÉLÈNE.

Écoute, Gaston... laisse-moi te parler quand il en est temps encore.

VALLEROY.

Que vas-tu me dire?... Il y a deux hommes en moi, et tu veux réveiller l'un quand la patrie en péril appelle l'autre. Crois-tu que je ne souffre pas de la lutte de ces deux hommes, l'un rempli d'un pieux respect pour les ruines amoncelées du passé, l'autre emporté par un torrent d'idées qui renouvellent l'humanité?... Ah! ce dernier doit seul triompher. Si je dois payer de mon sang le concours que j'apporte, eh bien! qu'il coule. Qu'est-ce qu'un homme dans la balance des destinées d'un peuple?... Il n'est quelque chose, cet atome, que parce qu'en se réunissant à d'autres atomes il compose un monde!

HÉLÈNE.

Gaston.

VALLEROY.

Et quel moment choisis-tu pour attaquer mon courage!... Mais songe donc, je vais combattre!... si j'étais frappé?... si je sentais m'échapper cette vie que j'eusse voulu te consacrer tout entière, veux-tu donc que ma dernière pensée me rappelle un reproche de mon Hélène adorée... qui sait... ma condamnation qu'elle aurait trouvée et que la fatalité exécuterait?

HÉLÈNE.

Ah! tais-toi, tais-toi!... à cette idée seule, je deviendrai folle... Peux-tu croire que je trouverai autre chose dans mon cœur que des paroles de bénédiction et de tendresse pour toi?... mon Gaston!... Oh! sers la cause que tu veux. Ta foi c'est la mienne. Tes espérances, tes erreurs même, s'il le faut, je les partage. J'ai en ce monde toi, et hors de ce monde toi encore... Je ne veux dans la vie éternelle et dans la vie présente que toi, toi seul!

VALLEROY.

Un amour comme le tien élève et fortifie. Je suis sûr de moi maintenant. Je ne veux plus te quitter jusqu'au moment du départ... J'ai là mes instructions... je dois les relire... Je vais apporter ces papiers-là... près de toi. Oh! comme je t'aime! (Il entre dans le cabinet et pousse un cri terrible.) Ah!

HÉLÈNE, allant à lui :

Quoi donc ?

VALLEROY.

Il est venu quelqn'un pendant mon absence ?

HÉLÈNE.

Oui !

VALLEROY.

On a pénétré dans ce cabinet?... Oh ! ne mens pas... il y va de l'honneur et de la vie, Hélène... les plans de campagne du général...

HÉLÈNE.

Ils étaient là ?

VALLEROY.

Sur ma table !

HÉLÈNE.

Et ils n'y sont plus ?... (Elle se précipite dans le cabinet et en ressort pâle et épouvantée.) Ah ! mon Dieu !

VALLEROY.

Malheureuse, ta pâleur t'accuse !

HÉLÈNE, tombant à ses pieds.

Ah ! pardonne-moi !

VALLEROY.

Le nom du traître ?

HÉLÈNE.

Juvigny !

VALLEROY.

Ton frère !

HÉLÈNE.

Il était en fuite... J'ai dû le cacher !

VALLEROY, la relevant.

Ton frère ?... son frère !... Ah ! le misérable !... (Criant.) A moi !... à moi !... (A lui-même.) Pourvu qu'il n'ait pas encore franchi la frontière !... (Criant.) Holà !... à moi !... quelqu'un ! (Le portier entre.)

SCÈNE XX

LES MÊMES, LE PORTIER.

VALLEROY.

Eh ! arrive donc !... qui as-tu vu sortir ? Oh ! ne cherche pas à me tromper... qui, depuis quand, par où est-il passé ?

LE PORTIER.

Depuis le citoyen Gourdier, je n'ai vu personne.

VALLEROY.

Avant lui ?

LE PORTIER.

Un bossu.

HÉLÈNE, bas, à Valleroy.

C'est lui !

VALLEROY.

Écoute!... il faut rejoindre cet homme... tout ce que j'ai t'appartient si tu le ramènes ?

LE PORTIER.

Il a bien de l'ayance déjà.

VALLEROY.

Avec un bon cheval ?

LE PORTIER.

Il en a un qui n'est pas mauvais, c'est celui du citoyen.

VALLEROY.

Mon cheval ?

LE PORTIER.

La première chose qu'il a faite, en le voyant en bas, ç'a été de l'enfourcher.

VALLEROY.

Vous l'avez laissé faire ?

LE PORTIER.

Il se disait pressé et chargé par vous d'un message important pour le général Dumouriez.

VALLEROY.

Ah! c'est l'enfer!... et depuis combien de temps ?

LE PORTIER.

Une bonne heure au moins.

VALLEROY, à part.

Une heure!... Ah! mon Dieu!... (Au portier.) Laisse-nous!... (Le portier sort.)

SCÈNE XXI

HÉLÈNE, VALLEROY.

VALLEROY.

Une heure! (Se laissant tomber dans un fauteuil.) Il n'est plus temps, les Prussiens doivent être prévenus.

HÉLÈNE.

Gaston !

VALLEROY, à part.

C'est la défaite... c'est l'asservissement, peut-être !... Celui qui attire par ses imprudences ou son incurie de pareils désastres sur son pays, n'a plus qu'à mourir.

HÉLÈNE.

Mais parle-moi... parle-moi donc !...

VALLEROY, se levant.

Gourdier va revenir !...

HÉLÈNE.

Oh ! je lui dirai la vérité !... est-ce que tu penses que j'hésiterai entre l'innocent et le coupable, entre mon frère et toi ?

VALLEROY.

Tu te perdrais avec lui sans me sauver !

HÉLÈNE.

Ton honneur serait sauf, du moins ?

VALLEROY.

Mon honneur !... tu te perdrais, voilà tout. Voyons, calme-toi. Je me tirerai de là comme je pourrai. Ceci me regarde. (L'embrassant.) Pourvu que tu vives, qu'importe le reste ? J'ai une justification qui répond à tout.

HÉLÈNE.

Laquelle ?

VALLEROY.

Tu le sauras !

HÉLÈNE.

Pourquoi hésites-tu ?

VALLEROY.

Pourquoi ?... Oh ! c'est bien simple. Je veux mûrir mes idées, mais jure-moi de ne jamais me démentir !

HÉLÈNE.

Tu feras donc un mensonge ?

VALLEROY.

Je veux qu'il soit enseveli entre nous. Jure-le-moi !

HÉLÈNE.

Mais...

VALLEROY.

Crains-tu une lâcheté de ma part ?

HÉLÈNE.

Oh!

VALLEROY.

Alors, jure!

HÉLÈNE.

Tu as mon serment!

VALLEROY.

Merci! (L'embrassant.) Adieu!... adieu!... (Il entre dans son cabinet.)

SCÈNE XXII

HÉLÈNE, seule.

Pourquoi adieu?... pourquoi ce mot sinistre?... Mon cœur, que ses lèvres faisaient palpiter de bonheur, s'est glacé de terreur cette fois sous son baiser!... J'ai peur!... Que peut-il faire?... Je n'ose regarder!... Oh! cette attente me tuerait!... (Elle regarde par le trou de la serrure.) Il écrit... il est calme... Ah! je respire!... C'est égal, je ne le quitterai pas des yeux! (Entre Rhouette.)

SCÈNE XXIII

RHOUETTE, HÉLÈNE.

RHOUETTE.

Personne!... (Apercevant Hélène.) Eh bien, ch bien, nous écoutons aux portes?

HÉLÈNE.

Moi?... mais non!

RHOUETTE.

J'ai avancé l'heure du diner, on attend Valleroy à cinq heures au camp. Où est-il?

HÉLÈNE.

Là!

RHOUETTE.

Vous me dites cela comme si c'était un malheur?

HÉLÈNE.

Ah! c'est qu'il y en a un ici!

RHOUETTE.

Que voulez-vous dire?

HÉLÈNE.

Ah ! je suis bien malheureuse !

RHOUETTE.

Voyons, parlez, parlez...

HÉLÈNE.

Oui, car si Valleroy doit être consolé, vous seul pourriez le tenter !

RHOUETTE.

Qu'est-ce donc ?

HÉLÈNE.

Ah ! c'est affreux, mon bon Rhouette !... J'ai caché Juvigny dans ce cabinet... J'ignorais que d'importants papiers...

RHOUETTE.

Oui, les plans de la campagne !

HÉLÈNE.

Ils ont disparu !

RHOUETTE, à part.

Ah ! Valleroy est perdu ! (Haut.) Gaston est là, m'avez-vous dit ?

HÉLÈNE.

Oui !

RHOUETTE.

Que fait-il ?

HÉLÈNE.

Il écrit..

RHOUETTE, à part.

Son testament sans doute ! (Allant à la porte) Fermée !

HÉLÈNE.

Fermée ?

RHOUETTE, frappant à la porte.

Valleroy !... Valleroy !...

HÉLÈNE.

Oh ! mes pressentiments !

RHOUETTE.

Ouvrez, ouvrez, c'est moi !

HÉLÈNE, secouant la porte.

Gaston, mon ami, c'est moi, votre Hélène !

RHOUETTE.

Ouvrez, où j'enfonce la porte ! (Un coup de feu se fait entendre.)

HÉLÈNE, reculant.

Ah !

RHOUETTE, enfonçant la porte.

Ah ! le malheureux !... (Il entre dans le cabinet ; le portier arrive.)

SCÈNE XXIV

LES MÊMES, LE PORTIER.

LE PORTIER.

Un coup de feu ! (Gaston paraît ensanglanté ; il est soutenu par Rhonette.) Ah ! le citoyen Valleroy !

HÉLÈNE.

Gaston ! Gaston !... (Avançant le canapé.) Là... là... docteur ! (Rhonette assied Valleroy.)

RHOUETTE, au concierge.

Prévenez Gourdier !

VALLEROY, au portier.

Vous trouverez sur ma table une lettre pour lui !

SCÈNE XXV

HÉLÈNE, RHOUETTE, VALLEROY.

VALLEROY, à Hélène.

Oh ! ne pleure pas !... on ne m'accusera peut-être pas de trahison... ma mort expliquera ma vie !

HÉLÈNE.

Mais tu es innocent... mais le coupable c'est moi... moi seule... et c'est toi qui meurs !

VALLEROY.

Hélène !

HÉLÈNE.

Je l'aurais dit, on m'aurait crue !

VALLEROY.

Tu n'aurais réussi qu'à partager mon supplice !

HÉLÈNE.

Mais c'est tout ce que je pouvais espérer, moi !

VALLEROY.

Je veux que tu vives !

HÉLÈNE.

Oh ! ne me parle pas de cela !

VALLEROY.

Je meurs pour te sauver... Je ne veux pas que mes der-

niers moments soient stériles... entends-tu, Hélène... je ne le veux pas ! (Tendant la main à Rhouette.) Vous aussi, Rhouette, vous vous taisez ?

RHOUETTE.

Je vous le promets.

VALLEROY, se redressant.

Je prends tout sur moi... tout... (Il retombe sans mouvement.) tout !

HÉLÈNE.

Ah ! il est mort !

RHOUETTE.

Non, le cœur bat encore !

HÉLÈNE.

Il vit ?

LE PORTIER, introduisant Gourdier.

Entrez, citoyen, entrez !

RHOUETTE.

Gourdier ! (Bas à Hélène.) Il faut qu'il le croie mort ou Gaston est perdu ! (Gourdier entre.)

SCÈNE XXVI

LES MÊMES, GOURDIER.

RHOUETTE, allant à Gourdier.

Eh bien, vous savez...

GOURDIER.

Oui !... il avait donné asile au chevalier du poignard !... Il avait donné asile à un proscrit... et ce proscrit... Ah ! les traitres !... (Montrant Valleroy.) lui surtout qui se disait notre ami !

RHOUETTE.

Vous ne parlez plus qu'à un cadavre.

GOURDIER.

Nos plans de campagne !... et il a cru que son suicide rachèterait son crime !... non... mort ou vivant, c'est l'échafaud qui le réclame... c'est là que doit tomber sa tête !...

HÉLÈNE.

Monsieur !...

GOURDIER, à part.

Elle était là !

HÉLÈNE.

Ce serait empiéter sur la justice de Dieu ! (Moment de silence.)

GOURDIER, à Rhouette.

Vous avez constaté la mort ?

RHOUETTE,

Vous pouvez vous en assurer, si vous en doutez.

GOURDIER.

Oui... je le ferai... oui, je le dis !... s'il y a au fond de ce cœur une goutte de sang qui ne soit pas glacée, je la retrouverai.

HÉLÈNE, à part.

Il est perdu !

GOURDIER.

Ah ! si je pouvais le ranimer en le touchant !

HÉLÈNE, à part.

Mon Dieu, ayez pitié de nous ! (Elle ne quitte plus Gourdiér des yeux ; Gourdiér, tout en s'inclinant, rencontre son regard, il en est comme fasciné.)

GOURDIER, à part.

Elle est encore plus belle dans sa douleur !... veuve !... veuve !... (Il pose la main au hasard sur Valleroy, puis se relève.) Il est mort !

DEUXIÈME TABLEAU

Un site montagneux. Au fond, des hauteurs abruptes mais praticables. On descend sur la scène par un chemin adouci et incliné. Au haut du chemin, à droite, une espèce de plate-forme creusée dans le rocher. Le théâtre est vide au lever du rideau. On entend au loin le bruit du tambour; l'avant-garde paraît.

SCÈNE PREMIÈRE

UN CAPITAINE, FLAMBERGE, LES SOLDATS.

UN CAPITAINE,

Nous voici au défilé, attendons ! (Les soldats se bousculent pour descendre.)

FLAMBERGE.

Mais voyons, mes enfants, gardons nos rangs... de la discipline, que diable, de la discipline ! (Ils continuent. Flamberge entre ses dents.) Pas la moindre tenue !... Ah ! ces volontaires !... quand on en fera des soldats !...

UN VOLONTAIRE.

Ça viendra !

FLAMBERGE.

Où ça ?

LE VOLONTAIRE.

Au feu, pardi !

FLAMBERGE.

Ah ! s'il faut attendre jusque-là !... mais tout le monde y va au feu... mais j'y vais depuis trente ans, moi... Ça empêche-t-il ?... (On entend des cris et une grande rumeur dans la coulisse. Mouvement parmi les conscrits.)

LE VOLONTAIRE, à Flamberge.

Entendez-vous ?... nous sommes surpris... nous sommes attaqués peut-être ?

FLAMBERGE.

Nous le verrons bien.

LE CAPITAINE.

Qu'est-ce que c'est ?

UN SOLDAT.

Capitaine, le terrain s'est brusquement dérobé sous nos pieds, deux canons ont roulé dans le ravin.

LE CAPITAINE.

Il faut les ravoir, nous en aurons besoin.

FLAMBERGE.

Un coup de main est-il nécessaire, mon capitaine ? nous sommes là.

LE CAPITAINE.

Les canonniers suffiront. (On dresse la tente du général.)

FLAMBERGE, allumant sa pipe.

Que ça va-t-il bien marcher, nom d'un nom !... On leur avait pourtant bien dit à ces muscadins-là de faire liler les canons entre deux rangées d'hommes et de suivre le milieu du chemin... ils ne l'ont certainement pas fait.

LE VOLONTAIRE.

Mais c'est heureux, dites donc... ce serait de braves gens qui...

FLAMBERGE, fumant.

Je n'en sais rien... mais la discipline n'aurait pas à gémir. (Arrive Sylvain appuyé sur l'épaule d'un soldat ; il est blessé à la jambe.)

SCÈNE II

LES MÊMES, SYLVAIN, RHOUETTE.

SYLVAIN.

Ah ! la discipline !... le père Flamberge continue son sermon.

FLAMBERGE.

Qu'est-ce que tu as à en dire, toi ?

SYLVAIN.

Mais taisez-vous donc, on voit bien que vous avez été maître d'école.

FLAMBERGE.

Sylvain, tu manques d'entendement.

LE PETIT TAMBOUR.

Ce pauvre Sylvain !... je vais prévenir le chirurgien-major.

FLAMBERGE.

Oui, j'ai sacrifié la science aux lauriers de Bellone,

quand je mettais mes troupiers... non, mes élèves en rang... s'il y en avait un qui pointait plus que l'autre, je le flanquais au pain et à l'eau.

SYLVAIN.

Pour le maigrir!... à la fin du mois l'alignement était rétabli, je comprends ça.

FLAMBERGE.

Oui, l'alignement. Sans alignement, pas plus de savants que de soldats.

SYLVAIN, aux autres.

Oh!...

RHOUETTE, à Sylvain.

Assieds-toi, je vais te panser. (Sylvain s'assied. Rhouette examine sa blessure.) Souffres-tu beaucoup?

SYLVAIN.

Ah! bien, oui... mon major... je pourrai danser dans trois jours. Seulement je suis d'une colère... parce que, voyez-vous... cet atout-là, c'est la faute à Flamberge.

FLAMBERGE.

Hein!

SYLVAIN.

Certainement. (A Rhouette.) Figurez-vous, mon major...

RHOUETTE.

Tout à l'heure, quand j'aurai fini. (Il prépare sa trousse, puis nettoie la blessure. Le volontaire, qui causait vivement dans un groupe, élève la voix en ce moment.)

LE VOLONTAIRE.

Oui, une trahison... un vrai traquenard préparé par ce brigand... Ce n'est pas sa faute, allez, si nos frères n'ont pas tous été hachés à la Croix-au-Bois.

SYLVAIN.

Vous parlez du traître Valleroy

RHOUETTE.

Mais reste donc en place!

SYLVAIN.

J'étais à Grand-Pré quand il s'est tué.

LE VOLONTAIRE.

Tu l'as vu?

SYLVAIN.

Ah! bien, oui!... nous voulions pendre son cadavre

à un arbre devant sa porte ; mais on a eu soin de le faire disparaître pour l'enterrer on ne sait où pendant la nuit.

RHOUETTE, se levant.

Allons, ce ne sera rien. J'ai nettoiyé la plaie, qu'il faut recouvrir d'une compresse d'eau-de-vie. Ah ! ma gourde est vide.

FLAMBERGE.

De l'eau-de-vie ?... (Montrant Bonaventure qui descend en portant la petite Barbe sur son épaule.) Voilà la source, mon major !...

SYLVAIN.

Oh ! quand il s'agit d'eau-de-vie, Flamberge n'est jamais en retard... v'là les canons qu'il aperçoit toujours devant lui.

FLAMBERGE.

Aux heures de halte, blanc-bec, aux heures de halte, on a alors la faculté consécutive du regard et le libre arbitre de la dégustation.

SYLVAIN.

Consécutive?... dégustation?... Qu'est-ce que ça veut bien dire ?...

FLAMBERGE.

Tu le demandes ?... mais c'est tout simple, malheureux... (Après avoir en vain cherché une explication.) Sylvain, vous manquez d'entendement.

SCÈNE III

LES MÊMES, BONAVENTURE, BARBE.

RHOUETTE.

De l'eau-de-vie, Bonaventure.

BONAVENTURE.

Voilà, major !... Mais permettez que je dépose mon fardeau... la fille du régiment.

FLAMBERGE, à part, en se frisant la moustache.

Ce brave Bonaventure, il faut toujours qu'il porte quelque chose.

BONAVENTURE, à Barbe.

Descends !

BARBE, s'accrochant à son cou.

Vous allez me promettre d'abord la survivance de madame Véronique comme vivandière ?

BONAVENTURE.

Comme vivandière... à toi, nabote ?...

BARBE.

Nabote ? pour verser à boire aux soldats est-ce que c'est nécessaire de leur manger des petits pâtés sur la tête ?

RHOUETTE.

Dépêchons.

BONAVENTURE.

Veux-tu bien descendre ?...

BARBE, de même.

Mais puisque madame Véronique a dit qu'elle voulait changer d'armée ?

SYLVAIN, se levant.

Changer d'armée ?

FLAMBERGE.

Changer de corps ?... Mais si ça continue, elle finira par nous tromper.

BONAVENTURE.

Nous tromper, comment cela, qu'est-ce que vous voulez dire ?

FLAMBERGE.

Mais certainement... elle est vivandière du régiment... nous sommes tous responsables de son honneur.

BONAVENTURE, rassuré.

Ah !...

RHOUETTE.

Voyons cette eau-de-vie !

BONAVENTURE.

Puisque tu ne veux pas descendre, verse alors.

FLAMBERGE.

Le régiment en général, et les soldats en particulier.

BONAVENTURE.

Oui, je comprends. (A Barbe.) Tu n'en as pas pris à l'heure, je crois ?

BARBE.

Mais si elle s'en va, voyons, qu'est-ce que ça vous fait ?...

BONAVENTURE, en riant.

La mère de mes enfants me quitterait ?... Oh ! dans ce cas tu peux compter sur son emploi, je suis tranquille.

BARBE.

Ah !

FLAMBERGE, à part.

Tranquille !... eh bien ! moi, je ne le suis pas.

SYLVAIN, à part.

Tranquille... tranquille... c'est singulier, il ne craint rien.

FLAMBERGE, A Bonaventuro

Ah ! ça, père Hannapier... pourquoi donc que vous avez souffert qu'elle restât à l'arrière-garde, madame Véronique ?

SYLVAIN.

Au fait, oui, pourquoi cela ?

BONAVENTURE.

Elle me l'a demandé. (A Sylvain.) On est moins exposé... à preuve, ce que tu as attrapé.

FLAMBERGE

Et avec qui est-elle, savez-vous, enfin ?

SYLVAIN à part.

Comme il s'occupe de Véronique !

BONAVENTURE.

Elle m'a dit d'aller en avant.

FLAMBERGE, à part.

Imbécile ! (Rhonette applique une compresse sur la blessure de Sylvain et bande la plaie.)

SYLVAIN.

Aïe !... et quand je pense que c'est la faute à Flamberge.

FLAMBERGE.

La faute à Flamberge !... Tu n'as donc que ça dans le bec ?

SYLVAIN, à Rhonette.

Jugez de l'incident, major...

FLAMBERGE.

Oui, vide ta giberne, va.

SYLVAIN.

Nous traversions la dernière gorge... Flamberge, qui était en avant, me dit : « V'là un maraudeur prussien là-bas de l'autre côté du rocher. » Je lui réponds : « Ce n'est pas à croire qu'il nous attend pour nous offrir des fleurs, envoie-lui une dragée. »

FLAMBERGE.

On avait une consigne ou l'on n'en avait pas.

SYLVAIN.

De ne pas faire feu dans les rangs ; mais il n'y en avait plus de rangs, c'est connu. Nous filions un à un. Moi, j'aperçois le particulier qui s'arrête... Je le couche en joue... à l'instant même : Baggnel... Je me sens comme un coup de poing dans le mollet.

FLAMBERGE.

C'est bien fait ; si tu ne l'avais pas visé, il ne t'aurait pas vu.

SYLVAIN.

Fallait donc attendre qu'il m'eût couché dans le ravin ?

FLAMBERGE.

Ses intentions ne te regardaient pas ; avant tout la discipline.

SYLVAIN.

C'est trop fort!... Mais le guide... ce paysan qui vient de sauver l'armée... Quand le général Chombure a voulu un instant prendre à droite, il a saisi la bride de son cheval, et lui a dit : « Non, à gauche, les Prussiens sont par là!... » Était-ce de la discipline, ça ?

LE VOLONTAIRE.

Oui, était-ce de la discipline ?

SYLVAIN.

Et le général ayant voulu passer outre, qu'a-t-il fait, ce brave homme?... (Montrant un paysan qui arrive par les hauteurs, conduisant par la bride le cheval du général.) Tiens, le voilà!... Eh bien! il s'est couché en travers de la route en disant : « Général, vous me passerez sur le corps plutôt!... »

FLAMBERGE.

C'était un paysan, il était dans son droit.

SYLVAIN.

Alors donc, pour remercier un soldat, — car les Prussiens étaient bien à notre droite, — on l'aurait fait fusiller?... tenez, vous me faites suer.

FLAMBERGE.

Sylvain, vous manquez d'entendement.

SYLVAIN, aux autres.

Quelle momie, hein?... (Le général descend de cheval.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL, LE PAYSAN.

LE GÉNÉRAL. au paysan.

Approche! quel est ton nom ?

LE PAYSAN.

Claude-Julien. (C'est Valleroy.)

LE GÉNÉRAL.

Tu as bien mérité de l'armée de Maulde. Que veux-tu pour récompense ?

VALLEROY.

Une place parmi vos soldats, mon général !

LE GÉNÉRAL.

Tu fais partie désormais de l'armée. Qu'on lui donne un fusil. Je te mets en faction devant ma tente.

SYLVAIN.

Un poste d'honneur, rien que cela !

LE GÉNÉRAL.

Qu'il a bien mérité. (Aux soldats.) Trois heures de halte et de sommeil ne sont pas de trop, mes enfants. Au point du jour nous marcherons sur Jemmapes. (Le général entre dans sa tente, Valleroy commence sa faction.)

TOUS.

Vive le général ! vive le général !

RHOUETTE, à part.

Le marquis Gaston est bien mort... il a légué l'expiation du nom de Valleroy au soldat Claude-Julien.

ACTE DEUXIÈME

TROISIÈME TABLEAU

Un petit salon chez Hélène, à Oberwesel.

SCÈNE PREMIÈRE

CLAIRE, puis ADÈLE.

CLAIRE, seule.

Tous mes rêves, toutes mes espérances vont vers lui... toute ma vie est en lui, je le sens bien !... j'ose m'avouer que je l'aime!... ah! (Elle cache sa tête entre ses mains. Entre Adèle.)

ADÈLE.

Mamz'elle!... (A part.) Elle ne m'entend pas !... ah! si je voulais parler!... elle tombera malade, ça c'est sûr. Depuis que M. Etienne Chombure est parti, elle est ainsi. (Appelant.) Mamz'elle!... (A part.) Pas davantage!... Madame Dortois, sa sœur, devrait y veiller. Ah! bien, oui, autre chanson, celle-là, on dirait un pauvre corps sans âme qui vit de ses souvenirs. (Appelant.) Mamz'elle!

CLAIRE.

Quoi?... qu'est-ce?... ah! c'est vous, Adèle... que vouliez-vous?...

ADÈLE.

Je venais dire à mamz'elle qu'il y a là trois hommes de l'armée de Sambre-et-Meuse qui demandent à parler à madame Dortois.

CLAIRE.

A Hélène ?

ADÈLE.

Ou à vous. Je les ai priés d'attendre.

CLAIRE.

Des billets de logement, sans doute. Dites-leur, Adèle,

que le général Chombure, leur chef, loge ici depuis deux mois.

ADÈLE.

Ils sont chargés d'une mission.

CLAIRE.

Faites entrer. (Adèle sort, puis revient aussitôt en introduisant Flamberge, Bonaventure et Sylvain.)

SCÈNE II

LES MÊMES, BONAVENTURE, FLAMBERGE, SYLVAIN.

FLAMBERGE, saluant Claire.

Excusez, la citoyenne... (A part.) Bigre, elle est jolie!... (A Sylvain.) Il y a du sexe ici, Sylvain, de la tenue!

ADÈLE, à part.

Un vieux galantin.

FLAMBERGE, à Claire.

Sauf excuse, citoyenne, nous sommes envoyés par le colonel... et que nous voudrions parler au général?

CLAIRE.

Le général Chombure est encore à Paris.

FLAMBERGE.

Alors, le chirurgien-major, sans vous commander, s'il vous plaît?...

BONAVENTURE, à part.

Ont-ils de l'allure, ont-ils de l'allure!

CLAIRE.

Le docteur Rhouette est à Orléans, près du fils de votre général, qui est malade.

SYLVAIN.

De notre général... le père du soldat?...

FLAMBERGE.

De la tenue, Sylvain!... (A Claire.) Oui, du soldat irréprochable. Sylvain et moi nous sommes des troupiers modèles. Pour lors, nous avons une commission pour le général et... toujours sans vous commander... nous allons attendre?...

CLAIRE.

Faites.

SYLVAIN.

Il suffit, la citoyenne... le soldat français n'est pas

exigeant dans le monde s'il est irrésistible dans le tête-à-tête!

FLAMBERGE.

De la tenue, Sylvain, de la tenue! (A Claire.) Pardon, excuse... Sylvain n'est qu'un mal appris, il ne sait pas se tenir en société. Salue bien, citoyenne! (Prenant la taille à Adèle.) Tiens, elle est gentille! (Mouvement de Sylvain pour l'imiter.) De la tenue, Sylvain, de la tenue! Salue bien, citoyenne! (Ils sortent.)

BONAVENTURE, à part.

Oh! les ravageurs de cœur!

SCÈNE III

CLAIRE, BONAVENTURE, ADÈLE.

CLAIRE, à Bonaventure.

Vous n'êtes pas en compagnie?..

BONAVENTURE.

De ces braves?... non, citoyenne. Je suis le mari de la belle Véronique... Bonaventure Hannapier, Bonaventure le vivandier, pour vous servir. Je suis porteur d'une missive pour madame Dorthoïs. (Il lui remet une lettre.)

CLAIRE, à part.

L'écriture de l'inconnu...

BONAVENTURE, à part.

Tiens, c'est à elle que ça fait de l'effet!

CLAIRE, à part.

Du protecteur invisible d'Hélène!... quel nouveau malheur nous annonce-t-il?... faudra-t-il encore, sur ses avis, quitter Oberwesel, comme nous avons fui de Grand-Pré et sans être rassurée sur la santé d'Étienne?... mon Dieu!

ADÈLE.

Qu'avez-vous, mamz'elle?

CLAIRE.

Rien... rien!... portez cette lettre à Hélène.

ADÈLE.

Oui, mamz'elle! (Elle sort.)

BONAVENTURE, à part.

Décidément, ça lui a fait de l'effet.

SCÈNE IV

CLAIRE, BONAVENTURE.

CLAIRE.

De la part de qui venez-vous ?

BONAVENTURE.

De qui?... ah! bien, c'est ce que je voudrais savoir moi-même.

CLAIRE.

Comment cela ?

BONAVENTURE.

J'ai vu un grand manteau relevé jusqu'au nez, un grand chapeau rabattu sur les yeux, voilà tout. On m'a mis avec le billet une pièce d'or dans la main. Ceci était plus clair. Comme je suis un honnête homme, j'ai pris mes jambes à mon cou, et me voilà... un peu fatigué, car j'ai bien couru, et la gorge en feu, car j'ai grand'soif. (Adèle revient)

ADÈLE, à Claire.

Madame va venir.

CLAIRE.

Conduisez ce brave homme à l'office, Adèle : il a soif.

ADÈLE.

Venez, un bon verre de vin vous remettra.

BONAVENTURE, avec mépris.

Du vin?... oh !...

CLAIRE.

Vous aimez mieux, peut-être, du sirop ?

BONAVENTURE, avec dégoût.

Du sirop !... (Gracieusement.) De l'eau-de-vie, je ne dis pas ? C'est un vœu que nous avons fait à Fleurus. Puis, je suis vandier, je dois prêcher d'exemple. (Hélène paraît du fond.)

CLAIRE, riant.

Alors les héros de Fleurus ?...

BONAVENTURE.

Tous, citoyenne, tous !... excepté Claude-Julien cependant.

HÉLÈNE.

Ah !... Claude-Julien ?

SCÈNE V

LES MÊMES, HÉLÈNE.

BONAVENTURE.

La citoyenne le connaît.

CLAIRE.

Le caporal Claude-Julien?... mais il est célèbre.

HÉLÈNE.

N'a-t-il pas fait une action héroïque à Fleurus?

BONAVENTURE.

Je le crois bien!... il a tenu seul dans une ferme quand tous les défenseurs du poste avaient péri.

CLAIRE.

Il a été gravement blessé?

BONAVENTURE.

Il a été littéralement mis en pièces. On a eu toutes les peines du monde à raccommoder ses morceaux. Mais maintenant il est au complet. Un beau garçon, allez! Véronique me disait toujours : « Quel dommage s'il avait été dépareillé... » c'est que, voyez-vous, Véronique s'y connaît.

HÉLÈNE.

Il doit être bien faible encore ?

BONAVENTURE.

Ça aurait dû être; mais il a déjà repris son service, lui.

HÉLÈNE.

Il faut en avoir grand soin, monsieur Bonaventure... — n'est-ce pas, Claire ?

CLAIRE..

Sans doute.

HÉLÈNE, à Bonaventure.

Il me reste de bons vieux vins que je consacrais à mes malades... eh bien, ces glorieux blessés, ce sont aussi de pauvres malades... mais je ne veux pas qu'on sache d'où viennent ces vins, entendez-vous ?

BONAVENTURE.

Comment, citoyenne, vous feriez cela ?

HÉLÈNE.

Vous m'avez entendue ?

BONAVENTURE.

Oh ! motus !

HÉLÈNE.

Pas même votre femme !

BONAVENTURE.

Ça aurait été plus difficile, mais heureusement qu'elle est à Reims. Tiens, vous m'y faites penser : il faut que je lui cherche une remplaçante.

HÉLÈNE.

Adèle, vous mettez ma cave à la disposition de M. Bonaventure.

ADÈLE.

Vous n'êtes pas malheureux, dites donc ?

BONAVENTURE, sortant.

Oh ! si je pouvais trouver un grand panier !... (Ils sortent.)

SCÈNE VI

CLAIRE, HÉLÈNE.

CLAIRE.

Tu es émue ?

HÉLÈNE.

C'est vrai, la lettre que je viens de recevoir n'est pas faite pour me rassurer. (Elle lui donne la lettre.)

CLAIRE, lisant.

« La fureur de vos ennemis ne se ralentit pas. Celui qui veille sur vous depuis deux ans... » (A Hélène.) Depuis que tu es veuve. Sa protection serait sublime si elle était désintéressée. (Lisant.) « Celui qui veille sur vous depuis deux ans croit devoir dans votre intérêt sortir du mystère qui l'entoure. Il aura l'honneur de se présenter chez madame Dortois deux heures après la réception de sa lettre. » (A Hélène.) Nous allons enfin le connaître.

HÉLÈNE.

Il sera ici à midi.

CLAIRE.

S'il a voulu se faire désirer, il a réussi. Je suis curieuse de le voir. Je me le figure doux et poétique... comme une légende allemande... et adroit... comme Machiavel. Tu me le feras connaître, n'est-ce pas ?

HÉLÈNE.

Sans doute ; ai-je des secrets pour toi ?.. Ah ! si, j'en ai un.

CLAIRE.

Voyez-vous ça !... — Eh bien ! j'en ai un aussi, moi.

HÉLÈNE.

Toi ?

CLAIRE.

Confidence pour confiance, veux-tu ?...

HÉLÈNE.

Non !

CLAIRE, piquée.

Ah !

HÉLÈNE, se levant.

Ta vie n'est déjà pas si souriante près de moi pour que j'y ajoute encore un ennui. Mais voyons, toi, que me caches-tu ?

CLAIRE.

Je plaisantais.

ADÈLE, annonçant.

Le docteur Rhouette !...

CLAIRE, à part.

Le docteur !... quelle nouvelle nous apporte-t-il d'Étienne

HÉLÈNE.

Mais entrez donc, docteur, entrez donc !...

SCÈNE VII

CLAIRE, HÉLÈNE, RHOUETTE.

RHOUETTE.

On n'est pas plus aimable, on vient au devant de mes baisers. Comment allez-vous ?... (Embrassant Hélène.) Très-bien, merci ! (A Claire, en l'embrassant.) Et nous... je suis le papa, moi... j'embrasse tout le monde. (A Hélène.) Le général est-il de retour ?

HÉLÈNE.

Non.

RHOUETTE.

On nous a renvoyé Gourdiér pour commissaire, il apporte à Claude-Julien des armes d'honneur que la convention lui a votées.

HÉLÈNE.

Ah ! (Réprimant sa joie.) L'a-t-il déjà vu ?...

RHOUETTE, négligemment.

Oui. (Bas.) Il ne l'a pas reconnu !

CLAIRE.

Que vous dites-vous là ?

RHOUETTE, lui prenant les deux mains.

Nous sommes donc malade, à ce que m'a dit Adèle ?...
(La regardant.) Mais oui... mais oui... un peu pâlotte : nuits
sans sommeil, digestions pénibles. (Lui tâtant le pouls.) Un
peu de fièvre : la tête qui travaille et le cœur aussi.

HELÈNE, bas à Rhouette.

Son état vous inquiète ?

RHOUETTE.

C'est selon.

CLAIRE.

Vous arrivez d'Orléans, n'est-ce pas, docteur ?

HELÈNE.

Comment, c'est selon ?...

RHOUETTE, à Claire.

Oui, d'Orléans, ma chère enfant, où languissait ce pauvre
Étienne. (A Hélène.) Pour la guérir... ça demandera...

HELÈNE.

Beaucoup de temps ?

CLAIRE.

Alors M. Étienne est bien malade ?...

RHOUETTE, à Claire.

Pas mal... (A Hélène.) Plus ou moins de temps... mais
j'espère que nous serons bien avancés... dans dix minutes.

HELÈNE.

Vous plaisantez toujours, docteur.

RHOUETTE.

Du tout... du tout ! (Il va prendre une carafe, verse de l'eau dans
un verre, tire un flacon de sa poche et fait semblant de verser quelques
gouttes dans le verre.) A l'armée je guéris mes malades au
pas de charge. Tenez, Claire va boire cette potion en trois
fois, et vous allez en voir l'effet progressif... et surpre-
nant. (A Claire en lui présentant le verre.) Dans son délire, Étienne
a souvent prononcé votre nom. (Mouvement de Claire.)

HELÈNE.

Ah !

RHOUETTE.

Et le vôtre aussi.

CLAIRE, à part.

Le nom d'Hélène !

RHOUETTE.

Allons, une petite gorgée... ce n'est pas mauvais... (Claire boit.) J'ai trouvé ce cher garçon très-abattu... La respiration était courte... la peau sèche... bref, je ne l'ai plus quitté... et je l'ai sauvé.

CLAIRE.

Sauvé ?

RHOUETTE.

Mon Dieu, oui... Eh bien, il me semble que ça va mieux?... les couleurs reviennent... le pouls est plus égal.

CLAIRE.

Oui, je suis mieux !

RHOUETTE.

Encore une gorgée, et je crois que nous n'en mourrons pas encore cette fois. (Claire boit de nouveau.) Je l'ai donc arraché, comme on dit, des bras de la mort. Pendant son délire, il parlait... — il a même beaucoup parlé... — Mais un médecin, c'est une tombe; il est sourd, il doit être muet.

CLAIRE.

Oh ! certainement. C'est un confesseur.

RHOUETTE, à Hélène.

Figurez-vous que ce garnement avait un amour en tête... non, au cœur... car cet amour est réel; mais comme le plus honnête des amoureux est encore un scélérat... (Mouvement de Claire.) mais oui, mademoiselle, un scélérat... (A Hélène.) il avait osé se permettre d'écrire en secret... Comprend on cela, voyons?... en secret à une jeune fille qu'il aime... avec les intentions les plus honorables, je l'accorde... dont je le crois adoré... j'en conviens... Mais il y avait là abus de confiance... oubli de l'hospitalité.

CLAIRE, à part.

Ciel !...

HÉLÈNE.

De l'hospitalité ?

RHOUETTE.

Comme le disait fort bien Claire tout à l'heure, un médecin est un confesseur... et comme je la confesse en ce moment... je m'empresse d'instruire, d'éclairer sa sœur, à qui, j'en suis sûr, elle va demander pardon de son manque de confiance envers elle.

CLAIRE.

Hélène!

HÉLÈNE.

Se peut-il?... Ainsi, Claire...

RHOUETTE.

Oh! ne la grondez pas, vous allez détruire l'effet de ma cure. (Lui redonnant le verre.) Allons, une dernière gorgée, et nous sommes sauvée à notre tour.

CLAIRE.

Vous vous moquiez de moi... Ah! fi!

RHOUETTE.

Les forces sont revenues, bravo!... O Hippocrate, humilie-toi... Voilà ce que peuvent l'amour... et l'eau claire!... Maintenant permettez-moi d'appeler mon compagnon de voyage qui est là?... (Il sort.)

CLAIRE, à part.

Ah! comme mon cœur bat!... Si c'était Étienne!

RHOUETTE, ramenant Étienne.

On vous pardonne... entrez, morbleu, entrez!...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, ÉTIENNE.

ÉTIENNE.

Madame... mademoiselle Claire...

HÉLÈNE.

Approchez, monsieur... comme sœur, j'aurai de graves reproches...

ÉTIENNE.

Que je me suis mille fois adressés, madame!... mais que ne ferais-je pas pour mériter une bienveillance que je n'ose espérer... pour me faire pardonner un amour dont l'excès, dont la pureté seule peuvent excuser les égarements!

HÉLÈNE.

Vous ne soupçonnez peut-être pas tous les obstacles...

CLAIRE, vivement.

Ma sœur, tu les vaincras?

RHOUETTE.

Nous nous coaliserons pour les surmonter!

HÉLÈNE.

Je vois que tout le monde est d'accord pour me fermer la bouche.

ÉTIENNE.

Ah! madame!...

HÉLÈNE.

Il ne s'agit plus que du consentement de votre père. Il sera plus difficile à obtenir que le mien.

ÉTIENNE.

J'en réponds!... (Serrant la main de Rhouette.) Ah! je suis bien heureux! (Midi sonne.)

HÉLÈNE, à Claire.

Midi!

CLAIRE, à Rhouette.

Ma sœur attend quelqu'un.

HÉLÈNE.

Je vous demande pardon... Je vous rejoindrai au jardin.

RHOUETTE, montrant Claire.

Je commence à croire que je suis un grand médecin, regardez-moi ces yeux-là...

CLAIRE.

Voulez-vous bien vous taire?

RHOUETTE, faisant la grosse voix.

Votre bras, mademoiselle... (À Étienne.) Le vôtre aussi, monsieur... (À Hélène.) Je crois pouvoir en répondre comme celal (Ils sortent.)

SCÈNE IX

HÉLÈNE, GOURDIER.

HÉLÈNE, seule.

Je vais me trouver en face de lui!... Si ce n'est pas ma reconnaissance qui l'accueille, que ce ne soit pas au moins ma terreur. (Entre Gourdier.) On a marché!... je n'ose me retourner.

GOURDIER.

Madame Dortois me permet-elle de lui présenter mes respects?

HÉLÈNE, se retournant.

M. Gourdier!...

GOURDIER.

Je vois avec regret que je ne réponds pas à l'idée que vous pouviez vous faire de votre protecteur inconnu.

HÉLÈNE.

Je ne dis pas cela... mais...

GOURDIER.

Il faut en prendre votre parti. Cet être mystérieux, dévoué, attentif à vos moindres périls et tremblant à la pensée seule de se présenter devant vous, oui, madame, c'est cette espèce de loup qui a hurlé avec Danton aux journées de septembre. J'ai grandi avec la Révolution. J'ai été terrible comme elle. J'ai de son audace et de sa force dans le cœur. Voilà pourquoi j'espère vous sauver, vous sauver encore, vous sauver toujours.

HÉLÈNE.

Je suis menacée ?

GOURDIER.

Plus que jamais la veuve du marquis de Valleroy doit cacher son nom.

HÉLÈNE.

On me poursuivra donc sans cesse ?

GOURDIER.

On croit que M. de Valleroy a survécu à son suicide. C'est absurde, j'en conviens. Comment cette erreur s'est-elle accréditée ; comment le comité de sûreté générale s'en est ému lui-même ; qu'une enquête a été ouverte, et que je suis chargé de la diriger, seul, s'il me plaît, ou, au besoin, avec le concours du général Chombure, je ne saurais le dire.

HÉLÈNE.

On ne me croit pas assez malheureuse !

GOURDIER.

Ne tremblez pas : si on accuse madame Dortoï, je la défendrai ; si on la menace, ses ennemis me trouveront entre elle et leur colère.

HÉLÈNE.

Ah! monsieur !

GOURDIER.

Laissez-moi croire seulement que toute une vie de dévouement ne restera pas stérile ; et que madame Dortoï, qui est libre de disposer de sa main puisqu'elle est veuve, permettra au citoyen Gourdiër qui ose l'aimer, d'espérer ?...

HÉLÈNE.

Vous ?

GOURDIER.

Pourquoi le tairais-je ? quel autre sentiment que celui d'un amour profond m'aurait fait attendre obstinément sans me plaindre pendant deux ans ?

HÉLÈNE.

Je ne me remarierai jamais.

GOURDIER

J'avais attendu la fin de votre deuil, ce n'était pas assez, je le vois... j'attendrai encore.

HÉLÈNE.

Non, jamais !

GOURDIER.

Le veuvage à votre âge est un sacrilège.

HÉLÈNE, à part.

Je suis en son pouvoir !

GOURDIER.

Une espérance, si légère qu'elle soit, ferait de moi votre esclave ?

HÉLÈNE, à part.

S'il me dénonçait, Gaston se perdrait à son tour pour mourir avec moi !

GOURDIER.

Vous portiez hier encore de habits de veuve... Vous n'avez plus cette tristesse sur vos vêtements, pourquoi votre cœur en garderait-il l'éternelle empreinte ?

HÉLÈNE.

Je ne puis rien répondre... devinez !

GOURDIER.

J'essaierai ! (Il va pour lui baiser la main.)

HÉLÈNE, retirant vivement sa main.

J'rn'ends le général ! (Entrent le général, Rhouette, Étienne et Claire. Claire et Rhouette attendent dans le fond en causant.)

SCÈNE X

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL, ÉTIENNE, RHOUETTE.

LE GÉNÉRAL, à Étienne.

Morbleu, oui, il n'a rien moins fallu que ton retour et cet air de santé sur ton visage pour me dérider. Allons,

val (A Rhouette.) Vous faites bien les choses comme médecin, Rhouette, merci. — Madame !... — Ah ! vous êtes déjà là, Gourdier?... — On m'a parlé de l'enquête qui vous a été confiée. Comptez sur mon concours. J'ai été du conseil de guerre qui a condamné à mort par contumace cet officier félon. S'il est encore vivant, nous en ferons un exemple qui épouvante à tout jamais la trahison.

RHOUETTE.

De qui parlez-vous ?

LE GÉNÉRAL.

Du misérable qui a fait mitrailler, égorger deux mille Français à la Croix-au-Bois, en livrant nos plans de campagne aux coalisés... du traître Valleroy !...

RHOUETTE.

Pourquoi ressusciter cette lugubre histoire ?

LE GÉNÉRAL.

Lugubre, en effet, parce que les victimes ne sont pas vengées.

RHOUETTE.

Il s'est fait justice lui-même, laissons sa tombe en paix.

LE GÉNÉRAL.

Sa tombe !... mais son suicide n'a été qu'une comédie, il vit !

RHOUETTE.

Allons donc !... un malheureux que j'ai vu... mais Gourdier aussi l'a vu baignant dans son sang... — Quand vous mettez la main sur un homme qui se sera logé une balle dans le cœur et qui pourra échapper à la mort... envoyez ce miracle à l'Académie des sciences, général, vous verrez ce qu'elle en dira.

LE GÉNÉRAL.

Très-bien, très-bien !... mais je l'expédierai d'abord à la guillotine et vous verrez ce qu'elle en fera.

HÉLÈNE, à part.

Ah ! mon Dieu.

LE GÉNÉRAL.

Mais le chevalier du poignard, vingt fois ne l'a-t-on pas fait passer pour mort?... Eh bien ! sa présence s'est encore révélée à nos frontières par l'incendie et le meurtre. Si c'était le même homme, Gourdier ?

GOURDIER.

Je ne le crois pas. Mais rassurez-vous, général, je vous promets qu'avant quinze jours, la France entière sera visitée... chaque maison fouillée...

LE GÉNÉRAL.

Oh! je me repose sur vous. Je ferai faire de mon côté une enquête sévère dans le camp.

HÉLÈNE, à part.

Ciel!

LE GÉNÉRAL.

Le premier coquin qui ne répondra pas clairement et catégoriquement à nos questions, sera fusillé sur l'heure, je vous jure!

HÉLÈNE, à part.

Il est perdu, si on ne le prévient!

RHOUETTE, bas à Hélène.

Contenez-vous!... (Haut.) Le premier homme douteux? C'est peut-être plus cruel qu'efficace... Il est clair qu'après cela, il répondra encore moins.

LE GÉNÉRAL.

Je vais donner des ordres.

HÉLÈNE, à part.

Mon Dieu!

LE GÉNÉRAL, en sortant.

Oui, fusillé, morbleu, fusillé! (Ils sortent.)

SCÈNE XI

HÉLÈNE; puis BONAVENTURE, ADÈLE.

HÉLÈNE, seule.

Il faut le prévenir!... Mais comment?... (Bonaventure conduit par Adèle entre.) Ah! M. Bonaventure!

BONAVENTURE, à Adèle.

On connaît trop son savoir-vivre, citoyenne Adèle, pour s'en aller sans souhaiter le bonjour à madame Dortoix et la remercier.

HÉLÈNE, à part.

C'est la Providence qui me l'envoie!... (Haut.) Laissez-nous, Adèle.

ADÈLE.

M. Étienne m'a chargée de demander à madame si elle pouvait le recevoir un instant?

HÉLÈNE.

Tout à l'heure... J'ai un mot à dire à M. Bonaventure. (Adèle sort.)

BONAVENTURE, à part.

A moi!... Est-ce qu'elle voudrait me reprendre ses vins?

SCÈNE XII

BONAVENTURE, HÉLÈNE.

HÉLÈNE.

Vous m'avez dit que madame Hannapier était à Reims et que vous lui cherchiez une remplaçante ?

BONAVENTURE.

Pour deux ou trois jours, oui, madame.

HÉLÈNE.

J'ai votre affaire.

BONAVENTURE.

Une honnête et brave fille ?

HÉLÈNE.

Et pas cher !

BONAVENTURE.

C'est dans mes idées.

HÉLÈNE.

Pour rien.

BONAVENTURE.

Pour rien ? (A part.) Ça rentre dans mes moyens ! ... (Haut.) Et elle se nourrira ?

HÉLÈNE.

C'est moi !

BONAVENTURE.

Vous ?

HÉLÈNE.

J'ai toujours eu envie de voir un camp. Fantaisie de femme. Vous pourriez me donner pendant deux jours l'intérêt de madame Hannapier ?

BONAVENTURE.

A vous ?

HÉLÈNE.

Ses habits m'iraient, j'en suis sûre ?

BONAVENTURE.

Certainement... mais...

HÉLÈNE.

Pas un mot de plus, c'est convenu.

BONAVENTURE.

Alors, demain à deux heures à l'auberge du *Soleil d'Or*, à cent pas de nos avant-postes ?

HÉLÈNE.

J'y serai ! (Étienne entre.)

BONAVENTURE, à part.

Du vin et une vivandière grat.s... avec quelques maisons comme ça, je ferais bientôt la mienne !

HÉLÈNE, bas.

N'oubliez pas les habits !

BONAVENTURE.

Je vous les apporterai moi-même (il sort.)

SCÈNE XIII

HÉLÈNE, ÉTIENNE.

HÉLÈNE.

Monsieur Étienne, je m'adresse à vous comme à un frère... J'ai besoin pour un court voyage d'un appui, d'un guide ?

ÉTIENNE.

Serais-je assez heureux ?...

HÉLÈNE.

Il faut que je me rende en secret au camp de Sambre-et-Meuse... la raison qui m'y oblige, je ne puis la dire à personne... pas même à vous qui m'accompagnerez... pas même à ma sœur qui doit tout ignorer ?

ÉTIENNE.

Il suffit !

HÉLÈNE.

Vous m'attendrez, ce soir, à la petite porte du jardin. Nous sortirons à pied.

ÉTIENNE.

Bien !

HÉLÈNE.

A six heures.

ÉTIENNE.

A six heures.

HÉLÈNE, gravement.

Entre vous et moi ?...

ÉTIENNE.

Entre Dieu et nous ! (Hélène et Étienne sortent, l'un par la droite, l'autre par la gauche, sans voir Claire qui vient d'entrer.)

CLAIRE, seule.

Entre Dieu et nous ?... — Hélène a un secret... un secret qu'elle ne pouvait encore me confier ce matin. — Entre Dieu et nous !... (Elle reste plongée dans des réflexions.)

QUATRIÈME TABLEAU

Un campement sur les bords du Rhin. D'un côté des tentes ; de l'autre la cantine de Bonaventure. Les bords du Rhin ; au fond le fleuve ; à l'extrême horizon les escarpements pittoresques de l'autre rive.

SCÈNE PREMIÈRE

CLAUDE-JULIEN, SYLVAIN, FLAMBERGE, SOLDATS.

Tableau animé d'un bivouac. Au lever du rideau, Claude-Julien est assis sur un monticule, la tête plongée dans ses mains. Soldats groupés diversement. Sylvain sur le devant du théâtre ; Flamberge arrivant.

SYLVAIN,

Ce polisson de brouillard n'est pas chaud ce matin !

FLAMBERGE, à Sylvain.

Tu fais bien d'astiquer ton fournement, à midi on aura encore le droit d'en découdre ; l'armistice va cesser, le conseil de guerre vient de se réunir.

SYLVAIN,

Ah !... Mais si les Autrichiens qui sont là-bas... de l'autre côté du fleuve... nous envoyaient des boulets en attendant ?

FLAMBERGE.

Ils seraient dans leur tort. Tu recevrais les boulets, c'est évident, mais tu aurais la consolation de dire que ça ne compte pas.

SYLVAIN.

Mais puisque je les recevrais ?...

FLAMBERGE.

C'est égal... la montre du général autrichien aurait avancé, voilà tout... on ne peut tout régler dans la diplomatie.

SYLVAIN, à un soldat.

Quel homme, hein ?... Au commencement je voulais raisonner... mais à présent...

FLAMBERGE.

A présent que tu es un bon soldat, tu me comprends.

CLAUDE-JULIEN, à part.

La paix me livre tout entier à mes souvenirs !... Hélène !... Ah ! que ne donnerais-je pas pour la voir passer... pour la voir sourire !... Ma chère Hélène !... (Il retombe dans ses réflexions ; arrive Bonaventure essouffé et pitié en deux sous son panier de vin.)

SCÈNE II

LES MÊMES, BONAVENTURE.

FLAMBERGE.

Ah ! le père Hannapier ! (Montrant les bouteilles.) Ah ! ah ! du renfort !

BONAVENTURE.

Touchons pas, c'est de la tisane !...

FLAMBERGE.

De champagne ?...

BONAVENTURE.

De chiendent !... c'est pour l'ambulance. (A Claude-Julien.) Bonjour, caporal !

CLAUDE-JULIEN.

Bonjour !

BONAVENTURE.

On a toujours une petite goutte au service d'un ami ?

CLAUDE-JULIEN.

Merci !

BONAVENTURE, prenant une bouteille.

Du chambertin ?... Ça vient d'une jeune et jolte femme ?

CLAUDE-JULIEN.

Raison de plus.

BONAVENTURE.

Vois-tu, Claude-Julien, j'ai de l'amitié pour toi... parce que, dans tous ces soldats, il n'y a que toi-z-et-moi de distingués... Mais veux-tu que je te dise... tu finiras par te faire

passer pour une bégueule... une mijaurée... une femme... vapeurs !...

CLAUDE-JULIEN.

C'est mon affaire !

BONAVENTURE.

Allons donc !... C'est aussi l'affaire de madame Dortois, tiens, à qui ça ne fera certainement pas plaisir.

CLAUDE-JULIEN, tressaillant.

Hein !... quel nom as-tu prononcé ?... madame Dortois ?...

BONAVENTURE.

Eh bien ?

CLAUDE-JULIEN.

Ce bon Hannapier !

BONAVENTURE.

Tu me serres trop fort !

CLAUDE-JULIEN.

N'es-tu pas mon meilleur ami ?... Viens donc t'asseoir, mets-toi là, nous allons causer !...

BONAVENTURE.

Oh ! pour le moment j'ai mes bouteilles à numéroter, et deux tonneaux de vin que la petite Barbe est allée chercher, à mettre sous clé.

CLAUDE-JULIEN.

Mais écoute donc !

UNE SENTINELLE.

Qui vive ?

UNE VOIX DEHORS.

Ami !

BONAVENTURE, montrant une barque qui aborde conduite par Juvigny déguisé en batelier, et portant Barbe.

Tiens, voilà déjà la petite !

SCÈNE III

LES MÊMES, BARBE, JUVIGNY.

JUVIGNY, encore dans la barque, à Bonaventure qui entre dans la cantine pour déposer son panier.

Eh ! père Bonaventure !... (élevant la voix.) Père Bonaventure !

BONAVENTURE, revenant.

Voilà... voilà !...

JUVIGNY.

Des provisions que je vous apporte... (Faisant sauter Barbe sur la rive.) Et votre petite surnuméraire par-dessus le marché.

BONAVENTURE, à Barbe.

Tu feras ton chemin, nabote. (À des soldats.) Un coup de main là-bas, ça va-t-il ? (Les soldats l'aident à débarquer les tonneaux.)

JUVIGNY, à part.

Enfin, me voilà au camp de Sambre-et-Meuse !

BONAVENTURE.

Vous avez donc remplacé le père Caron ?

JUVIGNY.

Pour aujourd'hui seulement... Il est malade.

BONAVENTURE, aux soldats qui ont débarqué un tonneau.

Maintenant, laissez... je vais le rentrer moi-même.

JUVIGNY, à part.

Faire ce que j'ai déjà fait à l'armée du Rhin : constater l'état des esprits, le nombre et la position des troupes, puis me diriger sur Paris. Ce ne sera pas long. (Apercevant Clauto-Julien.) C'est étrange !... si ma sœur ne m'avait pas écrit que son mari était mort... mais c'est lui !... c'est bien lui... c'est bien Gaston de Valleroy, morbleu !... Cela peut servir. (Il se mêle parmi les groupes et disparaît sans en avoir l'air. Pendant ce temps, Bonaventure et les soldats ont débarqué et rangé les tonneaux et le baril devant la cantine.)

BONAVENTURE, à Barbe, lui tapant sur la joue.

Je suis content de toi.

BARBE.

Alors vous allez me nommer cantinière en chef ?

BONAVENTURE, riant.

Cantinière en chef ? Eh bien, et Véronique ?

BARBE.

Mam' Hannapier... mais si elle est à l'armée du Rhin, comment pourrait-elle être à l'armée de Sambre-et-Meuse ?

BONAVENTURE.

Qu'est-ce que tu dis ?... Véronique est à Reims.

BARBE.

Laissez-moi donc !... elle vous a dit Rhin, et vous avez entendu Reims, voilà tout.

BONAVENTURE.

Comment, voilà tout ?... Elle m'aurait donc trompé ?

BARBE.

Trompé?... Pourquoi faire?... tout ce que je sais, j'ai vu sur un radeau qui descendait le fleuve.

BONAVENTURE.

Quoi ?

BARBE.

Un beau grenadier... et à côté de lui une vivandière...

BONAVENTURE, avec anxiété.

Et cette femme ?...

FLAMBERGE, de même.

Oui, cette femme ?...

SYLVAIN, de même.

Mais parle donc !

BONAVENTURE.

C'était Véronique ?

BARBE.

Mais dame, oui !

BONAVENTURE, la secouant.

Elle?... elle ?...

BARBE.

Mais, père Bonaventure...

BONAVENTURE.

Ne m'appelle pas père Bonaventure !

BARBE.

Alors, père Hannapier !...

BONAVENTURE.

Ni père Hannapier non plus... pas de père du tout... Je ne suis peut-être pas le père de mes enfants ! ..

SYLVAIN, furieux.

Oh !

FLAMBERGE, furieux.

Nous trahir pour les freluquets de Pichegru !...

BONAVENTURE.

Comment nous ?...

FLAMBERGE.

Eh ! le régiment !... nous sommes tous solidaires.

BONAVENTURE.

Hélas !

FLAMBERGE, prenant Sylvain à l'écart.

Comprends-tu cela, me trahir ?

SYLVAIN.

Toi aussi ?

FLAMBERGE.

Tu en étais?...

SYLVAIN, lui serrant la main.

Du courage, Flambergel

BONAVENTURE, revenant à eux.

Je vois à votre air toute la part que vous prenez à mon malheur. (Leur serrant les mains.) Mes amis !...

FLAMBERGE.

Donnez-moi un verre d'eau-de-vie ; le voulez-vous ? ça me remettra.

BONAVENTURE.

Non !

FLAMBERGE.

Comment, non ?

BONAVENTURE.

Non, cette petite aura mal vu ! Je vais aller à l'armée du Rhin. C'est l'affaire de dix minutes. O Véronique !... ah ! inadame Dortois que j'oubliais !... (Il prend Claude-Julien à l'écart.) Claude-Julien !

CLAUDE-JULIEN.

Quoi ?

BONAVENTURE.

Veux-tu me rendre un service ?

CLAUDE-JULIEN.

Volontiers.

BONAVENTURE.

Alors, tu vas courir au *Soleil d'Or* chercher la remplaçante de Véronique.

BARBE.

Une remplaçante ?

BONAVENTURE.

Mais laisse-moi donc !... (A Claude-Julien.) Sur un tabouret, dans la cantine, tu trouveras des habits de vivandière... le paquet est tout fait... tu les porteras à la nouvelle recrue !...

CLAUDE-JULIEN.

Va aussi pour le paquet !

BARBE.

Vous n'avez pas de cœur !

BONAVENTURE.

Oui, nabote!... (A Claude-Julien.) Des égards, hein... les plus grands égards!... au fait, je t'ai déjà parlé d'elle.

CLAUDE-JULIEN.

Madame Dortois?...

BONAVENTURE.

Elle mourait d'envie de voir un camp. Allons, je vais m'embarquer. Véronique ne peut pas être coupable, n'est-ce pas?... — O Véronique, je vais voir briller ton innocence aussi éclatante que ce soleil pur... tiens, le brouillard s'épaissit!... c'est égal!... (A Claude-Julien.) au revoir!... (Il s'embarque.)

SCÈNE IV

CLAUDE-JULIEN, SOLDATS au fond.

CLAUDE-JULIEN, à part.

Ma chère Hélène!... elle a voulu me surprendre. Ne perdons pas une minute. (Il entre dans la cantine.)

BARBE, à part.

Ah! c'est Claude-Julien qui va la chercher! (Un coup de canon.)

SYLVAIN.

Hein, qu'est-ce que c'est que ça?...

FLAMBERGE.

L'armistice qui finit. Vois-tu le père Bonaventure... il s'était embarqué pour courir après sa femme... Les Autrichiens, qui sont très-polis, l'ont salué... et comme il a assez d'un salut comme ça, le voilà qui revient!

SCÈNE V

LES MÊMES, BONAVENTURE.

BONAVENTURE.

Ah! mes amis, soutenez-moi! .. soutiens-moi, Claude-Julien!... je n'en puis plus. J'allais gagner le large... soudain un coup de canon retentit... J'ai senti passer le boulet près de ma tête... mon chapeau a été enlevé... emporté!...

SYLVAIN.

Votre chapeau ?... vous l'avez encore.

BONAVENTURE.

C'est vrai !... Mais je n'irai pas au camp de Pichegru !..
 (Tous les soldats rient aux éclats) Ils ont le courage de rire de
 mon malheur !... (à Claude-Julien en lui prenant le paquet.) Donne...
 je te dispense de la commission.

CLAUDE-JULIEN.

Pourquoi cela ?

BONAVENTURE.

J'irai moi-même, ça m'occupera !..

BARBE.

Ah ! si !... si !...

BONAVENTURE.

Oui, nabote, oui !... (Il sort.)

BARBE.

Je veux la voir cette méchante femme ! (Elle suit Bonaven-
 ture. Roulement de tambours.)

UN OFFICIER.

A vos rangs ! (Le général et son état-major arrivent)

SCENE VI

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL, RHOUETTE, GOURDIER.

LE GÉNÉRAL, bas à Gourdier.

Les nouveaux renseignements qu'on nous a donnés chan-
 gent toutes nos dispositions. (Haut.) Deux hommes de bonne
 volonté !

QUÉLQUES VOIX.

Nous voici, mon général.

LE GÉNÉRAL.

Pour une mission périlleuse, je ne dois pas vous le dissi-
 muler !

LE VOLONTAIRE.

Nous sommes prêts !

TOUS.

Oui... oui !...

LE GÉNÉRAL.

Je n'attendais pas moins de vous. Notre brave généra

en chef Jourdan a décidé que sans retard un avis serait porté au général Pichegru. Deux hommes se placeront dans une barque. . l'un ramèra... l'autre se tiendra couché au fond...

FLAMBERGE.

Afin de remplacer le premier s'il était tué... compris. Je serai le premier, Sylvain le second, ça va-t-il, mon général ? (Sylvain vient se placer à côté de lui.)

LE GÉNÉRAL.

Savez-vous conduire une barque ?

FLAMBERGE, embarrassé.

Dame, mon général...

SYLVAIN.

Nous avons voulu aller une fois en bachot à Saint-Cloud et nous avons chaviré, voilà tout.

FLAMBERGE.

Heureusement on nous a repêchés, car nous nageons comme deux pierres... mais ça peut ne pas compter, mon général?...

LE GÉNÉRAL.

Gardez tous deux vos fusils.

FLAMBERGE.

Alors l'homme qu'il vous faut, c'est le caporal Claude-Julien.

CLAUDE-JULIEN.

Moi?...

FLAMBERGE.

C'est modeste, c'est brave et ça rame... comme un poisson ! (Bas à Claude-Julien en le poussant vers le général.) On n'oublie pas ses amis, hein? .

CLAUDE-JULIEN, balbutiant.

Général... oui... mais... (A part.) Hélène qui va venir!...

LE GÉNÉRAL.

Choisis un de ces braves... prends cette dépêche... et pars !

CLAUDE-JULIEN, à part.

A la mort peut-être!

LE GÉNÉRAL.

Eh bien ?

CLAUDE-JULIEN.

Mourir au moment où j'allais la revoir!...

LE GÉNÉRAL.

Tu hésites ?

CLAUDE-JULIEN.

Général... sans doute... je...

LE GÉNÉRAL.

Il n'y aurait qu'un mot à répondre l...

RHOUETTE, vivement.

Claude-Julien est à peine remis de ses blessures... il ne sent peut-être pas ses forces suffisamment revenues pour...

GOURDIER, l'interrompant.

Il a hésité, il suffit.

RHOUETTE.

Mais...

GOURDIER.

On n'hésite pas quand la patrie est en danger, à moins d'être un traître ou un lâche.

CLAUDE-JULIEN.

Un lâche?... moi ?...

RHOUETTE, bas à Claude-Julien.

Prenez garde, il pourrait vous faire fusiller !

CLAUDE-JULIEN, se contenant à peine.

Un lâche?... Ai-je hésité à servir de guide à l'armée à travers les précipices et les balles ennemies?... Ai-je hésité à me jeter seul parmi une troupe de hulans... à lui reprendre un de nos drapeaux qu'ils emportaient?... Ai-je hésité à Fleurus, enfin, quand mes frères d'armes tombaient sanglants à mes côtés... moi seul debout... à me battre comme s'ils étaient tous là et à sauver le poste qu'on nous avait confié ?...

GOURDIER.

Non, mais pourquoi alors ?...

CLAUDE-JULIEN.

Pourquoi ai-je eu l'air de décliner l'honneur qu'on me fait aujourd'hui ?... pourquoi ?... (Changeant de ton.) C'était peut-être pour savoir ce que vous penseriez de moi, citoyen.

GOURDIER, à part.

Où ai-je donc vu cet homme ?

LE GÉNÉRAL, bas à Gourdier.

C'est un brave soldat, ne l'humiliez pas davantage.

CLAUDE-JULIEN.

Mon général... Vous n'êtes pas sans quelque estime pour moi... eh bien l... au nom du ciel, dites-moi si cette mission nécessite mon concours !

LE GÉNÉRAL.

Mieux que tout autre tu la remplirais.

CLAUDE-JULIEN, à part.

Mieux que tout autre l... allons, j'ai ma dette à payer.
 (Haut en prenant la dépêche.) Général, donnez-moi ces instructions... (Au volontaire.) Viens avec moi

LE GÉNÉRAL.

Allez, le brouillard vous favorise. (Barbe revient en courant.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, BARBE.

BARBE.

Mon général l... mon général l...

LE GÉNÉRAL.

Que veux-tu?

BARBE.

Mon général, je viens du *Soleil d'Or*...

LE GÉNÉRAL.

Eh bien?

BARBE.

Je viens vous dénoncer une injustice, mon général...

LE GÉNÉRAL.

Une injustice?...

BARBE.

Voilà, mon général... je suis vivandière surnuméraire...

LE GÉNÉRAL.

Ah çà ! tu étais donc candidate en nourrice ?

BARBE.

En nourrice l... mais vienne la Sainte-Barbe, ma patronne,
 j'aurai neuf ans, mon général.

LE GÉNÉRAL.

Neuf ans?

BARBE.

Deux ans de service, trois campagnes, pas de blessures l...

LE GÉNÉRAL.

Bravo!...

BARBE.

Mon général, on veut remplacer mam' Hannapier par une autre... N'est-ce pas criant?... c'est une horreur, je vous dis, c'est une horreur!...

LE GÉNÉRAL.

Calme-toi, je te ferai voter un sucre d'orge par le régiment.

BARBE, indignée.

Un sucre d'orge!... merci, mon général, je ne le mangerais pas. Non, je ne le mangerais pas!

FLAMBERGE, accourant.

Bonnes nouvelles, mon général!...

SYLVAIN, de même.

Ils doivent être maintenant de l'autre côté du fleuve!...

FLAMBERGE.

Le brouillard les a cachés et les cachera encore au retour!

LE GÉNÉRAL, à Gourdier.

Tout va bien sans doute, prévenons le général en chef, nous nous occuperons tout à l'heure de l'enquête. (Ils s'éloignent.)

BARBE, à part.

Un sucre d'orge!... (Montrant Bonaventure qui revient.) Et voilà celui qui en est cause!... Ah! les hommes!... les hommes!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, BONAVENTURE, HÉLÈNE.

BONAVENTURE, bas à Hélène.

Songez à bien jouer votre rôle.

HÉLÈNE, à part.

Je ne le vois pas.

SYLVAIN.

Une femme!... (On entoure Hélène.)

HÉLÈNE.

Monsieur Bonaventure, ne me quittez pas! (Bas.) Je me sens toute honteuse!

BONAVENTURE.

Ça se fera en versant. Véronique aussi a été timide. Aujourd'hui on ne s'en douterait pas.

SYLVAIN.

Ah ! voilà-t-il un malheur !

TOUS.

Un malheur ?

SYLVAIN.

Le soleil qui perce le brouillard !

TOUS.

C'est vrai !

SYLVAIN.

Tenez, on aperçoit la barque de l'autre côté qui prend le large pour revenir !

FLAMBERGE.

Alors les Autrichiens doivent la voir aussi.

HÉLÈNE, en riant.

Eh bien ?

BONAVENTURE.

Comment, eh bien ? mais deux de nos amis sont exposés au canon de l'ennemi !

SYLVAIN.

Pacot et Claude-Julien !

HÉLÈNE.

Claude-Julien ! (Un coup de canon.)

FLAMBERGE.

Là... Qu'est-ce que je disais... on a tiré sur eux !...

HÉLÈNE, à part.

Sur lui !

SYLVAIN.

On les a manqués, le barque file toujours !

HÉLÈNE, à part.

Ah ! sauvez-le, mon Dieu !... (Second coup de canon.)

SYLVAIN.

Cette fois-ci, c'est fini, la barque a disparu !

HÉLÈNE.

Ciel !

BONAVENTURE.

La barque a disparu ?

HÉLÈNE.

Ils sont morts !

FLAMBERGE.

Non, il y en a un qui surnage !...

BONAVENTURE.

Mieux encore, il nage !

HÉLÈNE.

Le reconnaissez-vous ?

SYLVAIN.

Oui... oui... il nage !... (Nouveau coup de canon.)

FLAMBERGE,

Ah ! les brigands, ils l'ont aperçu !

SYLVAIN.

Je ne vois plus rien !

HÉLÈNE.

Ah ! tué, sans doute !

BONAVENTURE.

Non... non... il avait plongé pour dérouter l'ennemi... tenez le voilà qui revient sur l'eau pour respirer... il gagne à gauche... maintenant les roseaux le cachent... ah ! il aborde... il est sauvé !... (Claude-Julien sort de l'eau.)

HÉLÈNE, à part.

Gaston !...

TOUS.

Vive Claude-Julien ! (On l'entoure.)

SCÈNE IX

LES MÊMES, CLAUDE-JULIEN.

CLAUDE-JULIEN, sans voir Hélène.

Oui, c'est moi, mes amis !... un peu trempé... (Il se secoue et asperge ses amis qui resulent en se bousculant et en riant.)

FLAMBERGE.

Une ondée !

BONAVENTURE.

Tu n'es pas blessé, au moins ?

CLAUDE-JULIEN.

Ah ! bien, oui... ces Autrichiens pointent si mal !

HÉLÈNE, à part.

Dieu a eu pitié de moi !

CLAUDE-JULIEN.

Où est le général? J'ai une lettre pressée pour lui... (Il tire la lettre de sa poche.) Elle est dans un joli état!... Où est-il?

SYLVAIN.

Dans sa tente.

CLAUDE-JULIEN.

J'y vais! (Il sort.)

SCÈNE X

LES MÊMES, moins CLAUDE-JULIEN.

FLAMBERGE, à Hélène.

C'est singulier comme les périls de mes frères m'agitent les nerfs. Il doit certainement avoir besoin de se réchauffer comme moi. Un petit verre d'eau-de-vie pour le caporal... et un autre pour moi... dépêchez-vous!...

HÉLÈNE.

En ce moment il faut qu'il change de vêtement... Allez vite le rejoindre!...

BONAVENTURE.

Vous avez raison! (Il sort.)

HÉLÈNE.

Maintenant, mes amis, je suis tout à votre service... Ah! je suis comme ça... je suis une bonne Française... allez... je suis heureuse... oh! oui, bien heureuse que Dieu nous ait rendu un si brave compagnon! Parlez... qu'est-ce qui veut du vin... de l'eau-de-vie, du rhum?... Je fais crédit!... ah!... tenez... je ris... je suis gaie... je suis... folle... oh! oui, folle de joie!.. A boire!... qu'est-ce qui veut à boire?

SYLVAIN.

Elle est charmante, je veux l'embrasser!

UN AUTRE SOLDAT.

Moi aussi!

TROISIÈME SOLDAT.

Moi aussi!

FLAMBERGE, les repoussant.

Au diable, tous!... il n'y en a qu'un qui mérite de l'embrasser.

TOUS.

Allons donc!

FLAMBERGE.

Et il n'y en a qu'un qui l'embrassera.

TOUS.

Qui ?

FLAMBERGE.

Claude-Julien.

TOUS.

Oui... oui... c'est juste !.. (Claude-Julien reparait en uniforme.)

SCENE XI

LES MÊMES, CLAUDE-JULIEN.

FLAMBERGE.

Justement, le voilà !... Approche, Claude-Julien !... la jolie vivandière t'accorde un baiser d'honneur...

CLAUDE-JULIEN, à part.

Hélène ! mon cœur bat à m'étouffer !...

SYLVAIN.

Eh bien ?

CLAUDE-JULIEN, à part.

La revoir ainsi tout d'un coup !...

FLAMBERGE, à Hélène, en lui présentant un verre.

Versez-lui d'abord à boire... vin qui pette et baiser de femme, ça va ensemble !... (Hélène verse, Flamberge passe le verre à Claude-Julien ; celui-ci, après un moment d'hésitation, tance le verre en l'air, saisit Hélène et l'embrasse.)

SYLVAIN.

Eh ! eh ! il n'y va pas de bouche morte !...

CLAUDE-JULIEN, bas à Hélène.

C'est toi ?...

HÉLÈNE.

Cher Gaston !...

CLAUDE-JULIEN.

Deux ans de séparation !..

HÉLÈNE.

Je n'ai pensé qu'à toi !...

CLAUDE-JULIEN.

Ma chère Hélène ! (Ils s'embrassent avec passion.)

SYLVAIN.

Eh ! là-bas, ça va-t-il finir ?

FLAMBERGE, frisant sa moustache.

Sacrebleu... mais ça donne des idées aux autres !..

HÉLÈNE, riant.

Ah ! voilà comme je suis... j'aime les héros !

CLAUDE-JULIEN.

Votre cœur est bien resté quelque part... Vous avez bien laissé dans quelque coin de terre, sous l'œil de Dieu, votre promesse... la blonde ou brune fille qui vous a fait rêver... en fermant les yeux, vous la verriez vous sourire encore... Eh bien ! ma vision, la douce vision des heures heureuses m'est apparue, à moi... (Montrant Hélène.) Je l'ai retrouvée dans ces deux yeux... celle que j'ai aimée, celle que j'aime, celle que j'aimerai toujours ; elle avait cette tournure et cet œil-là... de petits pieds à tenir dans le creux de la main comme ceux-ci... alors, mon cœur a battu... ma tête est partie... tout mon sang est monté en feu à mes lèvres... (A Hélène.) Voilà pourquoi je vous ai embrassée si fort... et deux fois au lieu d'une... Vous ne m'en voulez pas ?

HÉLÈNE, lui serrant la main.

Oh !

CLAUDE-JULIEN.

Je ne me souviens plus que j'ai souffert !

FLAMBERGE, les séparant.

Ça va recommencer ?.. Ah ! bien, non... NON !.. (On entraîne Claude Julien d'un côté, Hélène de l'autre.)

SYLVAIN, aux soldats.

Dites donc... faut offrir un banquet à Claude-Julien... la belle vivandière. en fera les honneurs ?..

TOUS.

Oui... oui !

FLAMBERGE.

Un banquet à la portée d'une armée républicaine, cinq sous par tête. Le père Bonaventure ne lésinera pas sur le fromage. (A Bonaventure.) Ça y est-il ?

BONAVENTURE.

Tout ce qu'on voudra.. Je ne tiens plus à rien... c'était pour elle que je voulais être riche ! (Il ronge un tonneau de vin au milieu de la scène.) Buvez à même... Ça me distraira peut-être de vous ramasser sous la table tout à l'heure ! (On dresse la table et on s'occupe du gala.)

CLAUDE-JULIEN, bas à Hélène.

Éloigne-toi !

HÉLÈNE, bas.

Il faut que je te parle !

CLAUDE-JULIEN.

Alors, viens !..

FLAMBERGE, retenant Claude-Julien.

Du tout... du tout... tu vas nous donner un coup de main !...

SYLVAIN, défonçant le tonneau.

Il est plein !

TOUS.

Vive le père Hannapier ! vive le père Hannapier !

BONAVENTURE, les repoussant.

Ne me portez pas en triomphe... ce n'est pas le moment, malheureux !

CLAUDE-JULIEN.

A table... à table !

TOUS.

A table !

FLAMBERGE.

Un tonneau de vin !... On ne nous appellera plus les Spartiates de Sambre-et-Meuse ..

SYLVAIN.

Oh ! les Spartiates .. la crème des Romains !

FLAMBERGE, buvant.

Les vrais !.. c'étaient des hommes libres.

SYLVAIN, mangeant.

Oh ! oui !... Un peu trop pourtant .. Ils portaient des casques, mais ils n'avaient pas de culottes... Ça m'aurait gêné !

FLAMBERGE.

On peut-être sans culotte et être un héros... (On rit.) Fameux celui-là... enfoncé Sylvain... et malgré les opposants, adopté à l'unanimité.

HÉLÈNE, à part.

Comment lui parler... comment l'avertir !...

FLAMBERGE.

A boire !

SYLVAIN.

Et leurs généraux!... quels gaillards! . Il y en avait un surtout... celui qui était chauve... Tu sais, Flamberge... tu dois savoir son nom; toi qui sais tout?...

FLAMBERGE, devant.

Pompée!

SYLVAIN.

Pompée!... on m'avait dit César?

FLAMBERGE.

A boire!

SYLVAIN, aux autres.

Un rude compère, celui-là .. Il s'est tout à fait oublié en Égypte dans les bras de Cléopâtre!...

FLAMBERGE.

Une courtisane napolitaine!

SYLVAIN.

Qui avait six pieds!

FLAMBERGE.

Oh! six pieds!... c'est peut-être possible.

HÉLÈNE, à part.

Allons, de la hardiesse! (Haut, versant à boire.) Qu'est-ce donc que j'ai entendu dire?...

FLAMBERGE.

Que votre vin est bon et que vous pouvez verser!

HÉLÈNE, versant à boire.

J'ai entendu dire qu'on allait procéder à une enquête?...

SYLVAIN.

Une enquête?...

FLAMBERGE.

Où ça?...

HÉLÈNE.

Dans l'armée de Sambre-et-Meuse.

TOUS.

Dans l'armée de Sambre-et-Meuse!...

CLAUDE-JULIEN, à part.

Que veut-elle dire?...

HÉLÈNE, à part.

Il me comprendra à demi-mots.

SYLVAIN.

Nous avons des traitres parmi nous?

HÉLÈNE.

Des traîtres!... mais ce serait bien assez d'un.

FLAMBERGE, furieux.

Parmi nous ?

TOUS, se levant.

Parmi nous !

HÉLÈNE.

Eh bien... allez-vous me dévorer?... je n'en suis pas la cause.

FLAMBERGE.

Dans l'armée de Sambre-et-Meuse l... (Hélène.) Expliquez-nous ça plus clairement, voyons ?

HÉLÈNE, rajustant son bonnet qui va tomber.

Ah ! j'ai perdu mon épingle l...

FLAMBERGE.

Vous la chercherez plus tard l... Le nom de cet homme ?

HÉLÈNE.

Valleroy !

TOUS.

Valleroy?...

FLAMBERGE.

Il n'est donc pas mort ?

HÉLÈNE.

On le dit... (A Claude-Julien.) Mais si cela était, il ne serait pas venu se jeter dans la gueule du loup, pas vrai ? (Aux soldats.) ou il n'aurait qu'une chose à faire alors, ce serait de repasser à l'instant même sur le territoire étranger... (A Claude-Julien.) car on a donné l'ordre de le rechercher... de le découvrir ?...

FLAMBERGE.

Et de le faire fusiller... ce qui ne serait pas long !... je réclame l'honneur d'être du peloton d'exécution... et je boirai à la balle vengeresse qui le frappera !...

HÉLÈNE, bas à Claude-Julien.

Tu l'entends !

SYLVAIN.

Fusillé comme un soldat... allons donc !... on les pend, ces misérables !... et je boirai à la corde qui l'étranglera !

HÉLÈNE, de même.

Tu l'entends... tu l'entends !...

FLAMBERGE, à Hélène.

Oui, à sa mort... verse !

HÉLÈNE, reculant d'horreur.

Moi !... (Arrive Juvigny.)

SCÈNE XII

LES MÊMES, JUVIGNY.

JUVIGNY, à part.

Que se passe-t-il donc ?...

FLAMBERGE, à Héléne.

Vous hésitez ?

JUVIGNY, à part.

Héléne !

CLAUDE-JULIEN, vivement.

Pourquoi hésiterait-elle ?... (Bas à Héléne.) Tu vas te perdre ! (Haut.) Oui, si ce Valleroy est un traître, maudissons-le. . s'il a vendu son pays... s'il a livré ses compagnons d'armes... oh ! qu'il meure de la mort des impies et des lâches... que le Rhin nous prête ses flots pour l'ensevelir et le ciel sa foudre pour l'écraser !... (Tendant son verre à Héléne.) A la mort de quiconque a trahi ou trahira la France, verse !

HÉLÈNE, bas à Claude-Julien.

Il faut que tu l'éloignes, comprends-tu enfin ?

CLAUDE-JULIEN.

Mais toi ?... mais Claire ?

HÉLÈNE.

Claire est aimée du fils du général Chombure...

JUVIGNY, qui s'est rapproché d'eux et a écouté, à part.

Le fils du général Chombure !

HÉLÈNE, continuant.

Dès qu'ils seront mariés, nous te rejoindrons !

JUVIGNY, à part.

Une pareille alliance !... Oh ! non... non...

HÉLÈNE.

Eh bien ?... Gaston, c'est ma vie que tu sauves en protégeant la tienne ?...

CLAUDE-JULIEN.

S'il le faut, je partirai, c'est convenu. (Haut.) Compagnons .. à la gloire de la France !

TOUS.

A la gloire de la France !

GOURDIER, paraissant.

J'en suis aussi, mes braves !...

SCÈNE XIII

LES MÊMES, GOURDIER, RHOUETTE.

HÉLÈNE, à part.

Gourdiér !

TOUS.

Vive le commissaire !... vive le commissaire !...

HÉLÈNE, bas à Claude-Julien.

Il ne faut pas qu'il me reconnaisse !...

GOURDIER, à Hélène.

Verse à pleins bords. Verse, la belle !

HÉLÈNE.

Je n'ai plus de vin ! (Elle se sauve.)

SCÈNE XIV

LES MÊMES, moins HÉLÈNE.

GOURDIER, à part.

Je connais cette voix !

JUVIGNY, à part.

Nous avons un compte à régler, madame de Valleroy !

GOURDIER regardant.

Cette tournure !... Oh ! je saurai... (il veut passer, Claude-Julien l'arrête.)

CLAUDE-JULIEN.

Ah ! citoyen commissaire, pardon !

GOURDIER.

Tout à l'heure !

CLAUDE-JULIEN, jouant l'ivresse.

Oh ! que non... Vous avez eu un beau mouvement, nous le gardons... (Prenant une bouteille.) Je vais être votre échantillon !...

GOURDIER, même jeu.

Merci !

RHOUETTE, à part.

Claude-Julien en cet état !

CLAUDE-JULIEN, même jeu.

Ma main est moins blanche et ma mine paraphée de moustaches... mais qu'à cela ne tienne, le cœur y est ?...

GOURDIER.

C'est bien, je veux passer !

RHOUETTE, à part.

C'est étrange.

CLAUDE-JULIEN.

Le diable m'emporte, citoyen, je dois être ivre... car j'ai compris que vous vouliez suivre cette femme ?

GOURDIER.

Quand cela serait ?

CLAUDE-JULIEN.

Mais si elle vous fuit, c'est qu'elle ne veut pas vous rencontrer... Alors, obéissance... obéissance au beau sexe ! (A Rhouette.) N'est-ce pas ?

RHOUETTE, bas.

Que se passe-t-il donc ?

CLAUDE-JULIEN.

Laissez-moi faire... (Haut.) Oh ! les chasseurs de femmes, dangereux ! dangereux !... buvez plutôt ?

GOURDIER, le repoussant.

Allons ! place... place !

CLAUDE-JULIEN, riant.

Ah ! ah ! . . . Ce n'est pas bien... vous me bousculez... Oh ! pour être bien, non, cela ne l'est pas... Oh ! non... non !

GOURDIER.

Vous oubliez à qui vous parlez ?...

CLAUDE-JULIEN.

Bon, vous allez encore m'humilier... je n'ai pas de chance avec vous... et vous penseriez que je suis un lâche si je ne vous en demandais pas raison ; mais la hiérarchie, citoyen, la hiérarchie ?...

GOURDIER.

Cet homme est fou.

CLAUDE-JULIEN.

Elle s'y oppose, la hiérarchie... et alors le soldat se tait... et son supérieur comprend que ce serait une cruauté d'insulter ce pauvre homme qui n'en peut mais et qu'on n'aurait qu'à faire fusiller s'il parlait trop haut. (Mouvement de Gourdier.)

RHOUETTE, le retenant.

Gourdier !

RHOUETTE.

Dans quel but... pourquoi faire ?

CLAUDE-JULIEN.

Je veux voir Hélène !

RHOUETTE.

Hélène !

CLAUDE-JULIEN.

Vous allez me dire que je vais la compromettre... que je
peux me perdre...

RHOUETTE.

Mais...

CLAUDE-JULIEN.

Avez-vous jamais été jaloux ?

RHOUETTE.

Malheureux !... vous doutez d'Hélène ?

CLAUDE-JULIEN.

Non... oh ! non, Dieu merci !... Mais je suis jaloux, pour-
tant !... Depuis un moment !... un homme a soulevé dans
mon âme des tempêtes inconnues !... cet homme, c'est Gour-
dier !

RHOUETTE.

Voyons, du calme ?...

CLAUDE-JULIEN.

Savez-vous que ma situation est horrible !... je vis, et pour
tout je suis mort. Des témoins ont constaté mon suicide.
Si Hélène voulait, elle serait libre demain... libre de se re-
marier si elle l'osait. Je n'avais jamais réfléchi à cela,
ces sombres idées m'ont saisi tout à coup... voilà pourquoi
je veux voir Hélène. Son regard me rassurerait, sa voix
apaiserait le tumulte de cette âme inquiète... Ah ! faites
que je lui parle !... Oh ! ce congé, docteur, ce congé ?

RHOUETTE.

Un éclat vous perdrait !

CLAUDE-JULIEN.

Qu'importe !

RHOUETTE.

Non, je ne m'associerai pas à ce malheur !

CLAUDE-JULIEN.

Docteur !

RHOUETTE.

Non, je ne serai jamais le complice de votre mort ! (Arrive le
général.)

SCÈNE XVI

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL.

CLAUDE-JULIEN.

Ah! le général!... Pardon, mon général... des intérêts... une grave affaire... je voudrais pouvoir m'absenter, mon général?

LE GÉNÉRAL.

Toi?

CLAUDE-JULIEN.

Quarante-huit heures?

LE GÉNÉRAL.

Impossible, une bataille est imminent! (On entend le canon.)
A votre rang!

CLAUDE-JULIEN, à part.

Ah! l'enfer s'en mêle!... Quand la jalousie entre dans une âme comme la mienne, elle doit tout dévaster, même l'honneur! (Il prend son fusil et se met en rang.)

ACTE TROISIÈME

GINQUIÈME TABLEAU

Un jardin dans la maison d'Hélène. A droite, un pavillon praticable dont la fenêtre ouverte laisse voir un petit salon d'attente, une table et une grande porte au fond.

SCÈNE PREMIÈRE

CLAIRE, puis HÉLÈNE et ÉTIENNE.

CLAIRE, seule dans le pavillon.

Depuis deux jours qu'Hélène est partie et que je n'ai pas revu M. Étienne, je ne dors plus, je suis tourmentée, inquiète... ma tête est en feu!.. (Écoute.) On marche dans le jardin!... (Arrivent par le jardin Étienne et Hélène.)

HÉLÈNE.

On ne nous a pas suivis ?

ÉTIENNE.

Non.

CLAIRE, à part.

C'est Hélène!... Étienne l'accompagne!... (Elle ferme à demi les persiennes et écoute.)

HÉLÈNE, tendant la main à Étienne.

Adieu!

ÉTIENNE, baisant la main d'Hélène.

Au revoir!

CLAIRE, à part.

Un baiser!

HÉLÈNE.

Vous êtes plus qu'un ami pour moi, désormais! (Elle se dirige vers la porte du pavillon, puis s'arrête aussitôt.) Je n'ai pas la clé du pavillon. J'entrerai par la petite porte. (En se sauvant.) Adieu!... adieu!...

SCÈNE II

CLAIRE, puis HÉLÈNE.

CLAIRE, seule, elle ouvre la porte et descend dans le jardin.

Ils sont partis!... Ai-je bien entendu?... « Vous êtes plus qu'un ami pour moi désormais. » (Après un moment de silence, en s'asseyant.) Pour la première fois les paroles de mon frère me reviennent à la mémoire : « S'il le fallait, elle sacrifierait ton bonheur à ses intérêts!... » Connaitrait-il mieux Hélène que moi?...

HÉLÈNE, entrant dans le pavillon.

Claire!... Claire!...

CLAIRE, en se levant.

Je l'entends !

HÉLÈNE, cherchant.

Adèle m'avait dit qu'elle était ici.

CLAIRE.

Je ne veux pas la voir en ce moment! (Elle s'éloigne vivement. Hélène pousse la porte et descend dans le jardin.)

HÉLÈNE.

C'est singulier!... (Elle remonte et se rencontre avec Bonaventure qui arrive avec Adèle.)

SCÈNE III

HÉLÈNE, BONAVENTURE, ADÈLE.

HÉLÈNE.

Ah! monsieur Bonaventure!

ADÈLE.

Oui, madame... Monsieur Bonaventure venait...

BONAVENTURE.

Je viens demander à madame si elle ne voudrait pas de moi pour domestique ?

HÉLÈNE.

Comment, vous n'êtes donc plus...

BONAVENTURE.

Si, madame, je le suis toujours... c'est pour ça.

HÉLÈNE.

Vous avez donc appris?...

BONAVENTURE.

Tout!... et autre chose encore. Je fais mes souvenirs.

HÉLÈNE, à part.

Pauvre homme!

BONAVENTURE, à part.

Chaque soldat me rappelle Véronique.

HÉLÈNE.

J'ai besoin d'un aide-jardinier. Adèle, vous donnerez à Bonaventure la chambre la plus commode... la plus claire.

ADÈLE.

Vous devez être content ?

BONAVENTURE.

Non... Je veux une chambre sombre... sans fenêtres... de laquelle on ne puisse voir le ciel!

ADÈLE.

Mais dans ce genre-là, nous n'avons que la cave ?

BONAVENTURE.

Eh bien! la cave, ça me va... Je la connais... elle est bien garnie... il y aura de quoi noyer son désespoir!

ADÈLE, à part.

Je le logerai au grenier. (Haut.) Venez.

BONAVENTURE, revenant sur ses pas.

Ah' (A Hélène, en lui remettant un anneau.) De la part du passeur, madame.

HÉLÈNE.

Du passeur ?

BONAVENTURE.

Oh! quand je dis le passeur... j'avais cru reconnaître le batelier du Rhin dans l'inconnu qui m'envoie vers vous... comme j'avais pensé un instant retrouver dans ce batelier un méchant bossu de Grand-Pré... mais mon homme m'a ri de si bon cœur au nez, que j'ai fini par en rire aussi. (Il lui remet la bague.)

HÉLÈNE, à part.

L'anneau de Juvigny! (Haut.) Vous ne le connaissez pas ?

BONAVENTURE.

Du tout. Nous nous sommes rencontrés tout à l'heure, pour la première fois, en entrant dans le petit bois, que nous avons traversé ensemble.

HÉLÈNE.

Que vous a-t-il dit en vous donnant cet anneau ?

BONAVENTURE.

Que je n'avais qu'à vous le présenter pour hâter l'entrevue qu'il réclamait.

HÉLÈNE.

Faites-le venir.

BONAVENTURE, à part.

Des intrigues !... tant mieux. Je voudrais que l'humanité n'eût qu'une tête... et qu'elle ressemblât à la mienne.

ADÈLE.

Monsieur Gourdier se dirige de ce côté, madame.

HÉLÈNE, à part.

Encore lui !... (Haut, en les congédiant.) Bien ! (Ils sortent, Gourdier entre.)

SCÈNE IV

GOURDIER, HÉLÈNE.

GOURDIER, la saluant.

Je n'ai pas osé me présenter plus tôt de peur d'être importun, madame. J'ai trouvé un bijou qui vous appartient, je crois ?

HÉLÈNE, à part.

Mon épinglet (Haut.) Je l'avais perdue ?...

GOURDIER.

Il me semble.

HÉLÈNE.

Où cela ?

GOURDIER.

Où ?... dans le jardin.

HÉLÈNE.

Vous ne dites pas toujours la vérité, monsieur Gourdier... Cette épinglet a été perdue au camp de Sambre-et-Meuse.

GOURDIER.

Ah !

HÉLÈNE.

Vous le savez bien. Je vous ai fui, toute confuse que j'étais d'être surprise en flagrant délit de curiosité. Je tenais à voir un camp.

GOURDIER.

Pourquoi ne pas avoir réclamé mon bras ?

HÉLÈNE.

Mais...

GOURDIER.

Mes espérances que vous avez daigné encourager ne me donnaient-elles pas ce droit?... Oui, mes espérances, madame!... Vous m'avez dit : « Devinez! » Eh bien, j'ai compris que vous pourriez être un jour ma femme. Une union entre la marquise de Valleroy et le citoyen Gourdier aurait peut-être à cette heure sa signification sociale. Elle serait comme un présage de réconciliation entre les castes. Ce n'est pas moi qui aurai sauvé les têtes proscrites, étouffé l'anarchie dans son dernier flot de sang, c'est vous. Un autre mettrait à vos pieds une fortune ; moi, j'offre à votre cœur une dot de pitié pour vos amis, toute une volonté de régénération pour la France. Quel choix faites-vous ?

HÉLÈNE.

Monsieur !...

GOURDIER.

Je me suis montré tel que je puis être. Me voici tel que je suis : Dédaigné, je ne réponds de rien. J'ai été inflexible, je serai implacable.

HÉLÈNE, à part.

Ciel!

GOURDIER.

J'interrogerai l'existence de vos amis.

HÉLÈNE, à part.

Oh! Gaston serait perdu!

GOURDIER.

Le mystère serait déjà un crime pour eux.

HÉLÈNE, à part.

Mon Dieu!...

GOURDIER.

Le doute ou le soupçon un arrêt. Je chercherai dans leur sang le rival auquel vous m'auriez sacrifié.

HÉLÈNE, à part.

Ahl gagnons du temps!

GOURDIER.

Eh bien ?

HÉLÈNE.

Je vous en veux, monsieur Gourdier... j'aurai voulu désigner moi-même le moment de cette promesse, et vous me dictiez pour ainsi dire une résolution... une date...

taud de boutique en rut d'ambition, convenez-en... vous paierez bien ma course, n'est-ce pas ?..

HÉLÈNE.

Mais...

JUVIGNY.

J'ai besoin d'argent, du reste. Beaucoup d'argent, pour travailler au renversement de votre république. Je trouve piquant que des républicains...

HÉLÈNE.

Où voulez-vous en venir ?

JUVIGNY.

A ceci... De l'argent... une bagatelle... deux mille louis; — Un mariage à rompre... celui de M. Étienne Chombure et de mademoiselle Claire de Rennepont, ma sœur, que je destine à l'un de mes frères d'armes de l'armée de Condé; — enfin votre serment de ne pas me dénoncer?... Je ne crois plus aux vertus de famille.

HÉLÈNE.

Vous me jugez d'après vous.

JUVIGNY.

Pour ne pas me tromper.

HÉLÈNE.

Et si je refuse ?

JUVIGNY.

Je me vengerai.

HÉLÈNE.

Sur moi ?

JUVIGNY.

Non.

HÉLÈNE.

Sur Claire ?

JUVIGNY.

Non plus.

HÉLÈNE.

Toutes mes affections s'arrêtent-là.

JUVIGNY.

Je vous remercie.

HÉLÈNE.

Expliquez-vous ?

JUVIGNY.

Je livrerai Claude-Julien.

HÉLÈNE.

Claude-Julien ?

JUVIGNY.

Ou Gaston de Valleroy, si vous l'aimez mieux.

HÉLÈNE.

Vous savez bien qu'il est mort, et que c'est vous...

JUVIGNY.

Vous me l'avez écrit.

HÉLÈNE.

Vous ne le croyez pas ?

JUVIGNY.

J'arrive du camp de Sambre-et-Meuse. (Après une pause, se penchant vers elle.) Comprenez-vous ?...

HÉLÈNE.

Oui, je comprends !... Oui, vous êtes bien monsieur de Juvigny... mais de cette noble famille de Juvigny dont je suis issue, non ; de ces Juvigny dont le cœur bat à la hauteur de la destinée, dont la délicatesse est au niveau du courage, non !... Vous êtes leur fils, monsieur, vous n'êtes pas leur héritier. Ah ! tenez, ne m'interrompez pas. Comment, vous êtes ici, devant moi... devant une femme que vous avez impitoyablement condamnée à désespérer sans cesse... dans la maison d'un homme que vous avez déshonoré... Il a voulu mourir, ce martyr, pour racheter votre honte... votre crime, il l'expie depuis deux ans... de chef il s'est fait soldat... de gentilhomme, moins que rien... il n'a gardé que son sang pour l'offrir en expiation à son pays... Comment ! devant cet effort d'abnégation, devant cette grandeur de sacrifice, vous n'avez pas eu la pâleur de votre crime... votre cœur a pu laisser monter à vos lèvres des paroles de haine et de vengeance... ah ! monsieur !

JUVIGNY.

Madame !...

HÉLÈNE.

Je croyais vous faire rougir... j'avais trop espéré, je le vois.

JUVIGNY.

Rougir ?... et de quoi ?... Ne m'interrompez pas à votre tour !... Vous parliez d'honneur ?... Qu'avez-vous fait du vôtre ?... vous vivez parmi nos plus implacables ennemis,

parmi ceux qui nous poussent de toutes parts aux échafauds. vous marchez à côté de leurs crimes sans vous en émouvoir. Ah ! ne remuons pas plus longtemps entre nous le passé, madame. Laissez-moi dans ma farouche fidélité à mes maîtres. Je les défends comme je peux. Je ne marchande ni la ruse ni l'épée. Dans ce gouffre où le trône a roulé, dans cette fournaise où la France se débat, j'y aurais jeté même mon honneur si la cause que je défends ne m'en tenait pas lieu. Je ne suis pas un homme, je suis une idée. Je leur livrerais ma tête si demain je désespérais du salut de la France !

HÉLÈNE.

Claire aime ce jeune homme, vous allez peut-être prononcer son arrêt de mort. Ayez pitié d'elle, je vous en prie ?... Ah ! je vous en prie... je vous en supplie ?

JUVIGNY.

Vous m'avez entendue ?

HÉLÈNE.

J'obéirai.

JUVIGNY.

Ce mariage sera rompu aujourd'hui même ?

HÉLÈNE.

Bien.

JUVIGNY.

A l'instant ?

HÉLÈNE.

Ce sera fait.

JUVIGNY.

Vous me donnerez l'hospitalité jusque-là. Je suis moins en danger ici qu'ailleurs. La vie de M. de Valleroy répond de ma sûreté, tout près de la tête de votre roi qu'ils ont abattue, de celle de votre reine qu'ils ont coupée. (Bonaventure arrive pâle et défait.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, BONAVENTURE.

BONAVENTURE.

Ah ! je vous cherchais !... Pardon, madame !... c'est qu'il y a du nouveau, voyez-vous !

JUVIGNY.

Quoi donc ?

BONAVENTURE.

Nous avons rencontré un paysan... vous vous en souvenez... en traversant le petit bois ?... Eh bien ! il prétend avoir reconnu dans l'un de nous le chevalier du poignard.

JUVIGNY.

Dans l'un de nous ?

BONAVENTURE.

Et comme ce n'est pas moi, ce ne peut être que vous... Et il est allé faire sa déclaration au citoyen Gourdier !

JUVIGNY.

Tu ne l'as pas tué ?

BONAVENTURE.

Tué !... Mais c'est donc vrai ?

JUVIGNY.

Imbécile !...

BONAVENTURE, lui barrant le passage.

Ah ! vous êtes le chevalier du poignard ?... ce ne sera pas long, alors, je vais crier !

JUVIGNY, lui mettant le canon d'un pistolet sous le nez.

Crois-tu ?

BONAVENTURE, tremblant.

Hein !... un pistolet... mais... mais, monsieur... citoyen... je voulais dire que toutes les portes étaient gardées...

JUVIGNY.

Cache-moi !

BONAVENTURE.

Vous cacher ?...

JUVIGNY.

Dépêchons-nous !

BONAVENTURE.

Mais je ne connais pas les êtres... je ne connais que la cave, moi ?

JUVIGNY.

Marche devant !

BONAVENTURE, à part.

Ah ! quelle idée j'ai eue de vendre ma cantine !... Véronique !... voilà le fruit de tes débordements !

JUVIGNY, à part.

Ils ne me tiennent pas encore ! .. (A Bonaventure.) Un instant.

(A Hélène en lui remettant un paquet.) Si je suis arrêté, ces papiers ne doivent pas tomber entre les mains de mes ennemis, vous les remettrez à Gourdièr.

RHOUETTE, qui est en scène depuis un moment, à part.

A Gourdièr !

JUVIGNY.

Ma vie en dépend, par conséquent, celle de Gaston aussi, ne l'oubliez pas. (Il sort avec Bonaventurè.)

RHOUETTE, à part.

Quel est cet homme ? (Il les suit.)

SCÈNE VII

HÉLÈNE, seule.

Oh ! toutes les tortures à la fois !... ma pauvre Claire !... Comment oserai-je jamais lui apprendre ?... Ah !... comme elle va souffrir !... (Rhouette revient.)

SCÈNE VIII

HÉLÈNE, RHOUETTE.

RHOUETTE.

Hélène !...

HÉLÈNE.

Tout est perdu, mon bon docteur !

RHOUETTE.

Comment ?

HÉLÈNE.

Juvigny arrive du camp !...

RHOUETTE, à part.

C'était lui ! (haut) Et il a reconnu Claude-Julien ?

HÉLÈNE.

Oui !... Si nos projets d'union entre Étienne et Claire ne sont pas brisés... si je donne pour époux à ma sœur le fils du général Chombure...

RHOUETTE.

Eh bien ?

HÉLÈNE.

Il livrera Gaston !

RHOUETTE.

Il a osé ..

HÉLÈNE.

Il me l'a dit... C'est bien horrible, n'est-ce pas ?

RHOUETTE.

Ah! les fanatiques!... pour ces monstres, les familles n'ont pas plus de liens que les siècles n'ont de progrès! (Claire paraît dans le fond.)

HÉLÈNE.

Voici Claire ! (Claire est plongée dans ses idées; elle se dirige lentement vers le pavillon. Pendant la scène qui suit, Rhouette, pour les laisser seules, remonte et disparaît peu à peu.)

SCÈNE IX

LES MÊMES, CLAIRE.

HÉLÈNE, à part.

Comme elle est pâle!... aurait-elle déjà le pressentiment... (Elle va doucement à elle et lui prend la main.) Claire !

CLAIRE.

Quoi donc!... (Se reprenant.) Ah! c'est toi?... Es-tu satisfaite du résultat de ton voyage ?

HÉLÈNE.

Oui.

CLAIRE.

Sur les grands chemins, tu aurais pu rencontrer M. Étienne, il a disparu en même temps que toi ?

HÉLÈNE.

Il n'a sans doute pas trouvé convenable de se présenter chez nous pendant mon absence.

CLAIRE, à part.

Ce mensonge en dit plus que je n'aurais osé penser ! (Haut.) Tu ne l'as pas vu, alors ?

HÉLÈNE.

Non.

CLAIRE.

C'est fâcheux, car vous auriez pu vous entendre sur l'époque de notre mariage ?

HÉLÈNE.

Ton mariage?...

CLAIRE.

Cette espérance n'est-elle plus réalisable ?

HÉLÈNE.

Claire !

CLAIRE.

L'aurais-tu condamnée ?

HÉLÈNE.

Mais...

CLAIRE.

Tu peux parler. Si tu vois mes destinées ailleurs, ordonne ?

HÉLÈNE.

Oui, ce mariage est impossible !

CLAIRE.

Je m'y attendais !

HÉLÈNE.

Comme tu me dis cela ?

CLAIRE.

Comment te le dirai-je, ne m'as-tu pas trompée ?... Ose donc encore me dire que tu n'as pas vu Étienne ?... Mais c'est avec lui et près de lui que tu as voyagé... c'est à son bras que tu es revenue !

HÉLÈNE.

Oh !

CLAIRE.

Je vous ai vus... j'étais là !

HÉLÈNE.

Tu sais que je t'aime, chère enfant... tu sais que je mourrais pour toi s'il le fallait... Oh ! écoute !... oh ! je t'en supplie, oublie Étienne... étouffe cet amour... il ne peut nous conduire qu'au malheur ?...

CLAIRE.

Le malheur, je n'en connais qu'un, perdre celui que j'aime ! Ah ! si, il y en a un autre plus cruel encore, peut-être...

HÉLÈNE.

Lequel ?

CLAIRE.

Te haïr !... Oui, toi... toi ma sœur !... et je te haïrais, je le sens, si je te trouvais entre mon bonheur et moi !

RHOQUETTE, revenu en scène depuis un moment.

Ah ! c'est mal !

CLAIRE.

C'est de la folie, docteur, oui, je le sais bien !... (A Hélène.)

Tu le vois, je suis folle, Hélène... prends-moi en pitié.. Tu as été si bonne pour moi jusqu'ici... Ce serait donc un sentiment plus fort que notre amitié qui te dominerait?... Voyons, que s'est-il passé?... Tu ne peux vouloir mon désespoir... tu ne peux vouloir ma mort?

HÉLÈNE.

Je n'ai rien à dire de plus !

CLAIRE.

Hélène !... Hélène !...

HÉLÈNE.

Rien... rien... rien ! (Elle sort.)

SCÈNE X

RHOUETTE, CLAIRE.

CLAIRE.

Docteur ! dites-moi que cette résistance n'est que passagère ?

RHOUETTE.

Vous savez mon affection pour vous, mon enfant... mais...

CLAIRE.

Taisez-vous, vous allez lui donner raison !

RHOUETTE.

Je vous le jure, elle ne peut faire autrement.

CLAIRE.

Vous voyez bien !

RHOUETTE.

Son cœur ne lui permettait pas un autre langage... une autre résolution !...

CLAIRE.

Son cœur?... son cœur, dites-vous?... (A part.) C'était donc vrai !

RHOUETTE.

Voyons !

CLAIRE, tombant sur une chaise en sanglotant.

C'était vrai !

RHOUETTE, à part.

La malheureuse enfant... et cette pauvre Hélène !... et Gaston que ce Juvigny peut perdre !... tant de malheurs éclateraient sous mes yeux, et le misérable qui les conçoit je l'épargnerais... Non !... non !... c'est un traître que la loi réclame,

en le livrant je ne fais qu'obéir à ma conscience et je sauve des amis qui me sont chers!... mon enfant... essuyez vos larmes!

CLAIRE.

Oui... (On entend des cris de vive le général! vive le général!)
oui... je ne me donnerai en spectacle à personnel...

SCENE XI

HÉLÈNE, CLAIRE, LE GÉNÉRAL, ÉTIENNE, puis
BONAVENTURE.

LE GÉNÉRAL.

Vous avez voulu fêter ma dernière victoire... je vous en remercie, mes amis!

CLAIRE, à part, à des paysans.

Le général approche!

LE GÉNÉRAL.

Étienne! merci!... (Les paysans se retirent.) Merci.

BHOUETTE, à part.

M. de Juvigny a nous deux, maintenant! (Il sort. Le général et Hélène causent dans le fond.)

ÉTIENNE, bas à Claire.

Mon père est dans la joie, c'est le moment de parler.

CLAIRE.

Dans quel but?

ÉTIENNE, riant.

Dans quel but? mais tout simplement, mademoiselle, pour lui demander le droit de vous offrir ma main?

CLAIRE.

Soit, mais à une condition?

ÉTIENNE.

Laquelle?...

CLAIRE.

Loyalement et sans détour, vous allez me dire ce que vous avez fait des vingt-quatre heures qui viennent de s'écouler?

ÉTIENNE.

Des vingt-quatre heures?

CLAIRE.

Vous hésitez?

ÉTIENNE.

Je ne puis!

CLAIRE.

Vous osiez m'assurer de votre amour ?

ÉTIENNE.

Vous en doutez ?

CLAIRE.

Vous vous en étonnez ?

ÉTIENNE.

Je vous forcerai à y croire ! (Au général.) Mon père, vous m'avez laissé la liberté de choisir la femme à qui je donnerais le nom qu'a porté ma mère. Ce choix, je l'ai fait. Voici la fille que je voudrais vous donner. Mon père, voulez-vous demander pour moi la main de mademoiselle Claire à madame Dortois, sa sœur et sa tutrice ?

HÉLÈNE, à part.

Ciel !

LE GÉNÉRAL.

Tu ne pouvais mieux choisir. Allons, voilà une journée heureuse !... (A Hélène.) Je crois pouvoir attendre de vous, chère madame, le bonheur de mon fils ?

HÉLÈNE, à part.

Tout conspire la perte de Gaston !

CLAIRE, à part.

Comme elle pâlit à l'idée seule de cette union !

LE GÉNÉRAL, à Hélène.

N'est-ce pas, madame ?

HÉLÈNE.

Ne m'interrogez pas !

ÉTIENNE.

Que dites-vous ?

CLAIRE, à part.

Ah ! comme elle l'aime !

LE GÉNÉRAL.

Expliquez-vous ?

CLAIRE.

Non, c'est moi qui parlerai !

LE GÉNÉRAL.

Vous ?

CLAIRE.

Ma sœur n'ose vous dire que ce mariage est impossible, je vous l'apprends, moi !

ÉTIENNE.

Mademoiselle !

CLAIRE.

Cessons ce jeu, monsieur. (Au général.) Oui, impossible !... et n'y manquât-il que mon consentement, je le refuse.

ÉTIENNE.

Pourquoi ?

CLAIRE.

Vous le demandez?... parce que la loyauté et le dévouement ne peuvent s'allier à la trahison.

HÉLÈNE, à part.

Saurait-elle mon secret ?

LE GÉNÉRAL.

A la trahison?... quand il s'agit de mon fils?... Expliquez-vous, mademoiselle ?

CLAIRE.

Oui, la trahison... la perfidie !... (A part.) Qu'allais-je faire?... accuser Hélène... déshonorer ma sœur !

LE GÉNÉRAL.

Nous attendons ?

CLAIRE, à part.

La perdre !... Non, je souffrirai seule.

LE GÉNÉRAL.

Vous avez dit que la loyauté ne pouvait s'unir à la trahison ?

CLAIRE.

Je l'ai dit.

HÉLÈNE, à part.

Ah ! mon Dieu !

CLAIRE, à Étienne.

Demandez au général Chombure, monsieur, s'il consent à prendre pour bru mademoiselle Claire de Rennepont... la sœur du comte de Juvigny... la sœur d'Hélène de Juvigny, marquise de Valleroy.

LE GÉNÉRAL.

La marquise de Valleroy !

CLAIRE.

La veuve de Gaston de Valleroy.

ÉTIENNE.

Ah !

LE GÉNÉRAL.

Est-ce vrai, madame?

HÉLÈNE.

C'est vrai!

ÉTIENNE.

Ah!

SCÈNE XII

LES MÊMES, GOURDIER.

GOURDIER accourant.

Général, je viens à la hâte pour une chose importante... un paysan vient de dénoncer...

LE GÉNÉRAL.

Parbleu, Gourdier, il ne vous a rien révélé d'aussi étrange que ce que je vais vous apprendre: Vous êtes en présence de la marquise de Valleroy.

ÉTIENNE.

Les fautes sont personnelles, mon père, mademoiselle de Rennepont n'est pas responsable du nom que porte sa sœur. Oh! laissez-moi croire que vous ne sacrifierez pas à des susceptibilités exagérées le bonheur de votre fils?

LE GÉNÉRAL.

Votre bonheur?... Parlez-moi de votre honneur, monsieur.

ÉTIENNE.

Mon père!...

LE GÉNÉRAL.

Retenez bien mes paroles, monsieur .. tant que je vivrai, tant qu'il restera un Chombure pour vous rappeler au respect de votre nom ou pour vous punir si vous y manquez, ne songez pas à ce mariage!

ÉTIENNE, à Claire.

Êtes-vous contente?

CLAIRE.

Vous êtes libre... que demandez-vous de plus? (Elle sort.)

LE GÉNÉRAL.

Moi, Chombure, j'aurais pour fille la sœur d'un traître!

HÉLÈNE.

C'est assez d'insultes, monsieur!

LE GÉNÉRAL.

Mais...

ÉTIENNE.

Mon père !

LE GÉNÉRAL.

C'est bien ! c'est bien !

HÉLÈNE.

J'aurais compris vos paroles, général, si cette main pouvait tenir une épée.

LE GÉNÉRAL.

Vous osez le défendre ?

HÉLÈNE.

Je fais mieux, je l'absous... Il a été malheureux, il n'a pas été coupable !

LE GÉNÉRAL.

Pas coupable ?

HÉLÈNE.

Il s'est sacrifié, il est innocent !

LE GÉNÉRAL, éclatant de rire.

Ah ! ah ! ah !

HÉLÈNE.

Oui, innocent !... Son cœur comme son blason a été pur et sans tache ; comme les plus dévoués, il a sacrifié sur l'autel de la patrie... Je réponds que son honneur valait le vôtre.

LE GÉNÉRAL, à tons.

C'est la glorification de la trahison !... (A Hélène.) Le marquis Gaston de Valleroy n'était pas coupable ?... qui donc a commis le crime si ce n'est lui ?... Répondez... répondez ?

HÉLÈNE.

Ah ! mon Dieu !

LE GÉNÉRAL.

Vous vous taisez ?... C'est prudent, le silence convient à de certains malheurs.

GOURDIER.

Non, relevez la tête, madame ! (Arrivent Claude-Julien par la droite, Rhouette par la gauche ; ils se rencontrent et se parlent dans le fond.)

SCÈNE XIII

LES MÊMES, CLAUDE JULIEN et RHOUETTE.

LE GÉNÉRAL.

Comment ?

RHOUETTE, à part, en arrivant.

Que se passe-t-il donc ?

GOURDIER.

Vous avez été sévère, général. Votre fils vous le disait, quel que soit l'arrêt qui pèse sur un homme, c'est d'un exemple cruel de reporter sa honte sur sa famille.

LE GÉNÉRAL.

Est-ce bien vous qui parlez, Gourdier ?

GOURDIER.

Je hais Valleroy ; mais j'admire le noble cœur, les hautes vertus de sa veuve ; on ne peut qu'être fier de s'allier à elle.

LE GÉNÉRAL.

Vous prétendez donc ?...

GOURDIER.

Je prétends le prouver ; car dans trois jours, moi, Gourdier, commissaire de la Convention, j'épouse la veuve de Gaston de Valleroy.

HÉLÈNE, à part.

Mon Dieu !

RHOUETTE, à part.

Qu'entends-je ?

CLAUDE-JULIEN, à part.

Que dit-il ?

LE GÉNÉRAL.

Quoi ?... vous épouseriez ?...

GOURDIER.

Oui, général...

CLAUDE-JULIEN, à part.

Elle se tait !

LE GÉNÉRAL.

Citoyen commissaire, j'aurais désiré avoir mal entendu, je l'avoue.

CLAUDE-JULIEN, à part.

Elle ne le dément pas !...

LE GÉNÉRAL.

Le silence de madame de Valleroy ne permet pas le doute.

RHOUETTE, à Hélène.

Mais vous n'entendez donc pas, madame ?... Cette promesse, vous l'auriez donc faite ?

HÉLÈNE.

Oui !

CLAUDE-JULIEN, à part.

Elle l'avoue !

RHOUETTE.

Vous vous remariez ?

GOURDIER.

Madame n'est-elle pas veuve ?

RHOUETTE, rappelé à lui-même.

Oui... évidemment... c'est possible !

CLAUDE-JULIEN, s'avançant.

Tout est possible, n'est-ce pas, madame ?

HÉLÈNE, reculant, à part.

Gaston !

CLAUDE-JULIEN.

Votre mari est donc mort ?

HÉLÈNE.

Oh !

GOURDIER.

Quel est cet homme ?

CLAUDE-JULIEN, se retournant.

Cet homme est le caporal Claude-Julien.

TOUS.

Claude-Julien !

LE GÉNÉRAL.

Comment êtes-vous ici, où est votre congé ?

CLAUDE-JULIEN.

Je n'en ai pas, général.

LE GÉNÉRAL.

Vous savez à quoi vous vous exposez ?

CLAUDE-JULIEN.

Oui, mon général. Si le général Chombure se souvient de la conduite irréprochable du caporal Claude-Julien, il excusera peut-être sa première faute ; mais s'il veut donner un exemple sévère à l'armée, il me fera fusiller. Dans l'un et l'autre cas, général, je resterai digne du chef glorieux que j'ai servi : j'accepterai mon pardon avec reconnaissance, ou je mourrai sans me plaindre.

LE GÉNÉRAL.

Éloignez-vous.

CLAUDE-JULIEN.

A l'instant même, général; j'ai adressé une question à madame la marquise de Valleroy, j'attends sa réponse.

GOURDIER, hors de lui.

De quel droit?

CLAUDE-JULIEN.

J'attends.

GOURDIER.

De quel droit, vous dis-je, de quel droit?...

CLAUDE-JULIEN.

J'attends.

HÉLÈNE, à part.

Si on soupçonne la vérité, il est mort!...

LE GÉNÉRAL.

Vous vous oubliez, Claude-Julien!

CLAUDE-JULIEN.

Non, général, je me souviens... J'ai vu madame au camp...

GOURDIER.

Et vous avez cru qu'elle vous aimait?...

CLAUDE-JULIEN.

Peut-être!

LE GÉNÉRAL, à part.

C'est étrange!

GOURDIER, à part.

Voilà un drôle que je ferai fusiller à la première occasion!... (A Hélène.) Mais au moins, madame, répondez!

HÉLÈNE, à part.

Pourvu que mon émotion ne me trahisse pas!

CLAUDE-JULIEN.

Oui, madame, répondez?

HÉLÈNE, regardant Claude-Julien en face, comme pour le rappeler à lui-même.

Que répondre à la folie?

CLAUDE-JULIEN.

Fou?... moi?

HÉLÈNE, de même.

Que répondre à la démence?

CLAUDE-JULIEN.

Ah! je suis fou!... Ah! ah! ah!... Dites-le moi donc encore?

HÉLÈNE.

Je ne vous connais pas !

CLAUDE-JULIEN.

Madame...

HÉLÈNE, impassible.

Je ne vous connais pas !

CLAUDE-JULIEN, à part, étouffant de colère.

O rage !.. ah ! ne pouvoir lui jeter mon nom à la face !..
me dénouer moi-même !.. et je mourrais sans me venger !

HÉLÈNE, à part.

Comme il souffre !

CLAUDE-JULIEN.

Ah ! ma tête éclate !.. (Avec un rire convulsif.) Ah ! ah ! ah !..
et tout ce monde qui regarde cela sans horreur !

HÉLÈNE, à part.

Mon Dieu !

RHOUETTE, allant à lui.

Claude-Julien !

CLAUDE-JULIEN, à Gourdiar.

Ah ! vous êtes le fiancé, vous !.. (A Héléne.) Ah ! vous vous
remariez, madame !.. Parbleu, je serai de la noce aussi,
moi, je serai votre garçon d'honneur... Où est le prêtre ?...
où est l'église ?... Ah ! ah ! ah !.. Mais riez donc comme
moi... N'a-t-on pas dit que j'étais fou !.. Oh ! le pauvre fou !..
ah ! ah ! ah !.. le fou étouffe !.. i ! étouffe de rage, le fou !.. ah !
ah ! ah !

HÉLÈNE, courant à Claude-Julien.

Ciel !

GOURDIAR, à part.

« Décidément, cet homme est de trop !

ACTE QUATRIÈME

SIXIÈME TABLEAU

Un salon chez Hélène.

SCÈNE PREMIÈRE

RHOUETTE, LE GÉNÉRAL, SYLVAIN, FLAMBERGE.

Au fond, Rhouette, Flamberge et Sylvain, ils sont debout et attendent des ordres. Le général écrit.

LE GÉNÉRAL, tout en écrivant.

Rhouette!

RHOUETTE, s'approchant.

Mon général?

LE GÉNÉRAL.

La consigne a-t-elle été signifiée?

RHOUETTE.

Oui, général; ordre d'arrêter quiconque essaierait de sortir sans un permis signé de vous, et de faire feu sur quiconque tenterait d'entrer par escalade ou par surprise.

LE GÉNÉRAL, se levant.

Ces précautions ne sont pas inutiles, nous pouvons être attaqués cette nuit; on veut sauver le prisonnier. J'en ai reçu l'avis.

RHOUETTE.

Ils seront bien reçus par les factionnaires.

LE GÉNÉRAL, regardant sa montre.

Neuf heures et demie... à minuit Juvigny sera dirigé sur Paris et ma responsabilité sera à couvert. — Vous ne me parlez pas de madame de Valleroy?

RHOUETTE.

Elle s'est enfermée dans sa chambre. L'arrestation de son frère a été un coup terrible pour elle. Je ne me l'explique pas.

LE GÉNÉRAL.

Je ne peux m'empêcher de la plaindre. Elle a envoyé sa jeune sœur chez vous ?

RHOUETTE.

Oui. Je l'ai laissée sous la garde de Bonaventure. Madame de Valleroy a voulu l'éloigner de ces lieux où elle pressent un funèbre dénouement.

LE GÉNÉRAL.

Alors, cette pauvre enfant...

RHOUETTE.

Ignore tout. Madame de Valleroy a gardé son malheur pour elle seule.

LE GÉNÉRAL.

Elle n'est que dévouement et abnégation. (A Flamberge et à Sylvain.) Approchez!... (A Sylvain.) Va te mettre en faction à la grille. Tu connais la consigne ?

SYLVAIN.

Oui, mon général!

LE GÉNÉRAL.

Nous sommes toujours les hôtes de madame de Valleroy, qu'on ne l'oublie pas ?

SYLVAIN.

Oui, mon général! (Il sort.)

FLAMBERGE, à part.

Des hôtes imposés. (S'avançant.) On n'a pas pu mettre la main sur Claude-Julien...

LE GÉNÉRAL, à Rhouette, qui a pris des pistolets dans une boîte et qui les examine.

Prenez garde, Rhouette, ces pistolets sont chargés. (A Flamberge.) Tu seras de l'escorte qui doit conduire le prisonnier à Paris.

FLAMBERGE.

J'ai été prévenu, mon général. Chacun aura cinq cartouches dans sa giberne, ce qui voudra dire qu'on se fera tuer ou qu'on les brûlera jusqu'à la dernière!

LE GÉNÉRAL.

Pour minuit.

FLAMBERGE.

Oui, mon général.

LE GÉNÉRAL.

En attendant, retourne à ton poste... — la porte qui regarde le petit chemin de traverse, je crois?

FLAMBERGE.

C'est cela même, mon général. (A part.) Si quelqu'un met le nez de ce côté, je le moucherai de façon qu'il ne s'enlumina plus! (Haut.) Ah! sauf excuse, mon général... en conduisant le prisonnier on peut être attaqué par des forces supérieures... on se fera toujours tuer, c'est entendu... mais... faudrait-il d'abord casser la tête à ce brigand?

LE GÉNÉRAL.

Oui. (Hélène vient d'entrer.)

HÉLÈNE, se jetant aux pieds de Chomburo.

Oh! grâce, général... grâce!... grâce!...

SCÈNE II

HÉLÈNE, LE GÉNÉRAL, RHOUETTE.

LE GÉNÉRAL.

Madame!...

HÉLÈNE.

Non, ma place est à vos pieds!... mon Dieu, écoutez!... la clémence est la plus sainte des vertus, général!... c'est mon frère!... je ne l'excuse pas... il m'a fait plus de mal qu'à personne... mais c'est mon frère, général... c'est mon père!...

LE GÉNÉRAL.

Relevez-vous!

HÉLÈNE, se relevant.

Sa tête va tomber, comprenez donc?... et il m'accusera de cette cruauté... il croira que c'est moi qui l'ai livré... oh! il en est capable... et il se vengera sur moi... il le fera... il le peut... c'est donc aussi pour moi que je vous crie: grâce... grâce!...

LE GÉNÉRAL.

Je suis touché de vos malheurs. Mais ce que vous demandez est impossible, madame.

HÉLÈNE.

Général... général!...

LE GÉNÉRAL.

Interrogez Rhouette... Rhouette qui vous aime comme un père... s'il croit qu'il soit possible à un honnête homme de s'intéresser à ce malheureux... qu'un bon et loyal citoyen peut sauver l'ennemi le plus implacable de son pays... je le ferai ?...

HÉLÈNE.

Rhouette... au nom de notre amitié, sauvez-le ?...

RHOUETTE.

C'est impossible !

HÉLÈNE, tombant sur une chaise, en pleurant.

Ah !

LE GÉNÉRAL, bas à Rhouette.

Consolez-la ! (Il sort.)

SCÈNE III

HÉLÈNE, RHOUETTE.

RHOUETTE.

Il est coupable, Hélène... criminel au plus haut point... au plus haut degré... Comment pouvez-vous pleurer un pareil homme ?

HÉLÈNE, en sanglotant.

Vous m'avez tuée en le dénonçant.

RHOUETTE.

Oh ! ne dites pas cela, Hélène, je n'ai écouté que mon dévouement pour vous. Gourdier avait redoublé mes craintes. Pendant l'évanouissement de notre pauvre ami, il avait parlé bas au général... le général s'était brusquement retourné vers nous... en ce moment Gaston reprenait ses sens., je me suis approché d'eux et j'ai entendu Gourdier répéter au général : « Le chevalier du poignard est ici, ce ne peut être que cet homme, il faut l'arrêter. » Je n'ai plus hésité, vous le comprenez, et j'ai dénoncé le vrai coupable ; voilà ce que j'ai fait, ce que j'ai fait par devoir et surtout peut-être pour le salut de Gaston.

HÉLÈNE.

Mais en croyant le sauver vous l'avez perdu, malheureux.

RHOUETTE.

Que voulez-vous dire ?

HÉLÈNE.

Ah ! vous croyez que ma destinée est faite comme celle

des autres, vous... que mes malheurs sont semblables... qu'il n'y a pas une fatalité terrible qui m'écrase et qui n'existe que pour moi!...

RHOUETTE.

Calmez-vous!...

HÉLÈNE.

Me calmer?... Mais dites-moi aussi de vivre si mon Gaston mourait!... mais si je n'ai pas délivré Juvigny aujourd'hui ou demain, Gaston est perdu, comprenez-vous?

RHOUETTE.

Gaston?

HÉLÈNE.

Il le dénoncera à la vindicte publique...

RHOUETTE.

Comment?

HÉLÈNE.

Il le livrera au bureau!...

RHOUETTE.

Pauvre femme!...

HÉLÈNE.

Heureusement qu'il va venir!

RHOUETTE.

Gaston?

HÉLÈNE.

Nous fuirons sur l'heure! sur-le-champ!

RHOUETTE.

Il va venir?

HÉLÈNE.

Je l'attends!...

RHOUETTE.

Ah!

HÉLÈNE.

Qu'y a-t-il?

RHOUETTE.

Ma malheureuse amie!...

HÉLÈNE.

Qu'y a-t-il, encore, qu'y a-t-il?

RHOUETTE.

Il y a que le malheur s'acharne contre nous... il y a

que Gaston est condamné... il y a que toutes les issues sont gardées... qu'on a l'ordre de faire feu sur quiconque pénétrera cette nuit dans les jardins..... il y a qu'il va venir et qu'on le tuera !

HÉLÈNE.

Ah ! Dieu !... mort !... lui !... Gaston ! Mais voyons... voyons, Rhouette... vous n'allez pas le laisser assassiner ainsi, n'est-ce pas ?

RHOUETTE.

Mais que faire ?...

HÉLÈNE.

Ah ! mais c'est horrible cela !...

RHOUETTE.

Par où viendra-t-il ?

HÉLÈNE.

Par le petit chemin de traverse !...

RHOUETTE.

Il faut aller au devant de lui !

HÉLÈNE.

C'est cela !

RHOUETTE.

Non, on ne vous laissera pas sortir vous... tant que Juvigny sera retenu ici prisonnier !...

HÉLÈNE.

Vous, alors !

RHOUETTE.

Mon devoir me retient près du général... Mais attendez !... Étienne ira... (se parlant) Oui, il se fera suivre par deux ou trois hommes déterminés ! si Gaston persiste dans ses projets, ils s'en assureront ! (à Hélène.) Espérez ! (Il sort.)

SCÈNE IV

HÉLÈNE, seule.

Je ne respirerai, je ne vivrai qu'à son retour !... Et ce Gourdier qui m'a prévenue par un billet qu'il viendrait me voir... Si je lui écrivais ?... (Écrivant.) Mon cher M. Gourdier... (Jetant la plume.) Non, j'éveillerai ses soupçons !... Ah ! quelle nuit !... Mon Dieu, sauvez Gaston, sauvez l'époux que vous m'avez choisi et donné !...

UNE VOIX, au loin.

Qui vive !

HÉLÈNE, tressaillant.

Ciel !

LA VOIX.

Qui vive !

HÉLÈNE, se levant.

Si c'était lui !... (On entend un coup de feu, regardant dans le jardin.) Ah !... je ne vois rien !... si, un homme qui fuit ! Il se dirige de ce côté !... Ah ! c'est Gaston !... on le poursuit la baïonnette à la main !... on va l'atteindre !... (Désespérée.) Ah !... mon Dieu !... le tuer... devant moi... sous mes yeux !... (Apercevant la boîte de pistolets.) Ah ! des armes !... (Elle prend un pistolet et essaye de l'armer.) Ah ! si je pouvais... (Ajustant quelqu'un.) Oh ! je ne peux pas : je ne peux pas !... (L'armant.) Oui, voilà !... Ce n'est pas lui qui mourra, c'est toi, misérable... c'est toi... Dieu dirige l'arme que je tiens !... (Elle tire.) Ah !... je n'ose regarder... mes forces s'en vont !... Ah ! (Elle s'évanouit, arrivent Flamberge, Sylvain et quelques hommes.)

SCÈNE V

HÉLÈNE, FLAMBERGE.

FLAMBERGE.

Sacrebleu, où est-il passé, il est bien entré dans cette maison pourtant ?... (Aux autres.) Cherchez par là, vous !... (Ils s'éloignent par la galerie, Flamberge entre.) Je ne l'aurais pas perdu de vue si je n'avais pas été blessé... C'est d'ici qu'on a tiré. Voilà un pistolet !... Une femme évanouie..

HÉLÈNE, ouvrant les yeux.

Quelqu'un !...

FLAMBERGE.

Oui, moi, Flamberge !...

HÉLÈNE.

Ah ! vous le sauverez !

FLAMBERGE.

Le sauver ?... moi ?... Ah ! cette porte a remué, il doit être là !... (Il veut passer.)

HÉLÈNE.

C'est Claude-Julien !

FLAMBERGE.

Claude-Julien ?...

HÉLÈNE.

Il était ici pour moi !

FLAMBERGE.

Un rendez-vous !... (L'examinant.) Mais attendez donc... Je vous ai déjà vue quelque part !...

HÉLÈNE.

Oui, la vivandière ! Vous le sauverez, n'est-ce pas ?

FLAMBERGE.

Le moyen ?

HÉLÈNE.

Cherchez... oh ! cherchez !

FLAMBERGE.

Ah ! j'ai mon affaire !... (Il prend le second pistolet et le décharge dans le jardin.)

HÉLÈNE.

Mais ce coup de feu va les ramener ?...

FLAMBERGE.

Je l'espère bien !

HÉLÈNE.

Les voilà ! (Sylvain et les soldats reviennent.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, SYLVAIN.

FLAMBERGE.

Ah ! le brigand... il a sauté par dessus le mur !...

SYLVAIN, entrant.

Tu l'as vu ?

FLAMBERGE.

A travers les arbres... j'ai fait feu, je l'ai manqué.

SYLVAIN.

Maladroît !

FLAMBERGE.

Dame, on ne fait pas ce qu'on veut ; mais l'important, c'est de le repincer. (Bas à Hélène.) Faites-le filer, je vais les promener loin d'ici ! (Haut.) Venez... venez !... (Ils sortent.)

HÉLÈNE, seule.

Ils sont partis !...

SCÈNE VII

CLAUDE-JULIEN, HÉLÈNE.

HÉLÈNE, ouvrant la porte, et appelant.

Gaston!... Gaston!... il ne m'entend pas!... (Appelant.) Gaston!... Ah! le voilà!... attendez!... (Elle va fermer la porte.) Maintenant, embrassez-moi et fuyez... Vous prendrez le chemin que vous avez suivi! Ah! quelle imprudence, Gaston!... vous n'avez donc pas rencontré M. Étienne?... mais non, ne me répondez pas, ce serait du temps perdu et les instants sont précieux partez... partez!...

CLAUDE-JULIEN, froidement.

Vous aviez donc placé quelqu'un sur mon passage ?

HÉLÈNE.

Oui.. on devait...

CLAUDE-JULIEN.

On devait m'arrêter, n'est-ce pas?... Je l'ai deviné en apercevant quatre ou cinq hommes échelonnés sur la route... Je me suis brusquement jeté dans le bois... et me voilà!...

HÉLÈNE.

Nous nous expliquerons plus tard... (Claude-Julien reste les yeux fixés sur la lettre qu'Hélène a laissée sur la table.) Que regardez-vous donc ainsi ?

CLAUDE-JULIEN.

Rien.

HÉLÈNE.

Vous allez m'ôter tout mon courage si vous me parlez ainsi ?

CLAUDE-JULIEN.

Quel courage?... celui de me trahir?... (Éclatant.) Ah! ne mentez pas!... (Prenant la lettre) Cette lettre vous accuse... vous condamne!... ainsi, c'était vrai!... ainsi, à l'heure du rendez-vous que je vous ai donné, vous pensiez à cet homme... au moment où mon sang allait peut-être couler, vous lui écriviez!... On a tiré, de cette fenêtre... était-ce vous ou lui?... était-ce sur Flamberge ou sur moi?... Ah! tenez, vous êtes une créature odieuse!... Tenez, je vous hais!...

HÉLÈNE.

Dites... oh! dites tout ce que vous voudrez, Gaston... maudissez-moi... insultez-moi... mais partez... partez!...

CLAUDE-JULIEN.

Il va donc venir?... En vérité, vous me faites pitié, madame!... mais pourquoi tant de soins?... ne suis-je pas mort?... n'avez-vous pas fait constater ma mort?... Que vient-il faire ce mort, parmi les vivants?... Qu'il rentre dans son sépulcre, ce spectre importun... cette tête sinistre qui se montre, qu'on la coupe... Vous avez ce qu'il faut, madame, Gourdier!...

HÉLÈNE.

Oui... oui... mais l'heure passe... mon ami... on peut venir... éloignez-vous...

CLAUDE-JULIEN.

Ah! vous choisissez bien vos amants!... non, votre mari... car vous vous remariez... Oh! je l'ai entendu!

HÉLÈNE.

Gaston!...

CLAUDE-JULIEN.

Ah! vous vous remariez!... J'étais venu pour vous tuer, entendez-vous?... Mais on vous aurait plainte!... Je veux mieux que cela! je m'attacherai à votre âme par des liens dont on ne se délivre pas... j'irai moi-même me dénoncer... je veux que ma tête en retombant rebondisse sur votre cœur et ensanglante vos souvenirs... Ce sera mon cadeau de nocces!

HÉLÈNE.

Ah! parlez moins haut!

CLAUDE-JULIEN.

Et ce sera devant vous, ici même, que je me livrerai!

HÉLÈNE.

Gaston!... Gaston!...

CLAUDE-JULIEN.

Aujourd'hui, à l'instant!... Où est le général?...

HÉLÈNE.

Ah! vous ne sortirez pas!

CLAUDE-JULIEN.

Allons, place!

HÉLÈNE.

Vous me tuerez d'abord!

CLAUDE-JULIEN.

Ah! prenez garde!... Ce ne sont plus mes illusions qui m'ont conduit vers vous... c'est la réalité... la réalité ja-

louse... terrible... inexorable... vous avez pu dompter mon cœur, mais vous n'arrêterez pas ma vengeance !

HÉLÈNE.

Je vous plains.

CLAUDE-JULIEN.

Prenez garde, vous dis-je, prenez garde !

HÉLÈNE.

Votre vengeance?... Mais regardez-moi bien en face et voyez si j'en ai pâli. Votre vengeance?... Eh bien, la mienne n'aura pas plus de pitié que la vôtre... ma vengeance à moi, ce sera la vérité !...

CLAUDE-JULIEN.

La vérité !

HÉLÈNE.

Vous qui étiez tout pour moi, vous n'avez pas su comprendre mon abnégation pour vous. Mais cette vie d'isolement, d'inquiétudes, d'angoisses que j'accepte depuis deux ans, pour qui l'ai-je subie ? pour vous. Si j'ai fait violence à mes goûts, si je suis encore en France où crie tant de sang, si je ne condamne pas des idées qui ont fait la ruine des miens, pour qui l'ai-je fait ? pour vous... Hier encore, sans crainte, faisant peut-être litière de ma dignité, si je me suis hardiment mêlée à une soldatesque insolente, si j'ai versé comme une bacchante de bivouac du vin bleu à des soldats, pour qui encore ?... Pour vous... pour vous dont la vie était en péril... pour vous que je voulais sauver... pour vous enfin qui avez à cette heure le courage de m'accabler de votre ingratitude !...

CLAUDE-JULIEN.

Hélène !

HÉLÈNE.

J'ai à me disculper d'un autre crime, vous répondrez après !

CLAUDE-JULIEN.

Non, tais-toi !... Je comprends... c'était encore pour me sauver !... j'étais insensé !... (Tombe à ses pieds.) Ah ! pardonne-moi !

HÉLÈNE.

Croire que j'aurais pu me remarier !

CLAUDE-JULIEN.

Non... non !...

HÉLÈNE.

Que j'aurais pu donner à un autre ce cœur qui est à lui !

CLAUDE-JULIEN.

Je suis un misérable!

HÉLÈNE.

Dire à un autre comme à lui : Je t'aime!

CLAUDE-JULIEN.

Tu m'aimes donc?...

HÉLÈNE, le relevant.

Mon Gaston!

CLAUDE-JULIEN.

Comme je t'aime aussi!... j'ai bien souffert, va!... j'étais jaloux!... Oh! je tuerai cet homme qui a pu me faire douter un instant de mon bonheur!... il a osé te contraindre à lui sourire... il t'a fait subir cette torture!... je le tuerai, vrai Dieu!... la mort se dresserait entre lui et moi, la foudre gronderait sur ma tête, un précipice serait sous mes pieds... que ce gouffre, ni la mort, ni la foudre ne m'arrêterait!...

HÉLÈNE, prêtant l'oreille.

Écoute!...

CLAUDE-JULIEN.

Sans doute les gens qui me poursuivaient!

HÉLÈNE.

Cache-toi!...

CLAUDE-JULIEN.

Je veux vivre maintenant, ma femme!... je suis si heureux!... (Lui couvrant la main de baisers.) Oh! je t'aime... je t'aime... je t'aime!... (Il entre dans la chambre, la porte du fond s'ouvre brusquement, Gourdiér paraît.)

HÉLÈNE, à part.

Il était temps! (Haut.) Vous entrez ainsi chez moi, monsieur?

SCÈNE VIII

GOURDIÉR, HÉLÈNE.

GOURDIÉR.

Je ne dois pas vous laisser ignorer les périls qui vous menacent.

HÉLÈNE.

Encore?

GOURDIÉR.

Dans le tumulte qui a eu lieu, votre frère s'est évadé.

HÉLÈNE.

Ah!

GOURDIER.

On vous accuse de vous être prêtée à cette évasion.

HÉLÈNE.

C'est à tort; mais je n'aurais pas hésité à le sauver.

GOURDIER.

Ne dites jamais cela, ce serait votre arrêt.

HÉLÈNE.

Qu'on ne m'interroge pas, alors.

GOURDIER.

Il faut en finir. Je crois devoir avancer l'heure de notre union, vous n'aurez même pas à sortir pour signer le contrat... je vous l'apporte.

HÉLÈNE, à part.

C'est en ce moment qu'il ose m'en parler!

GOURDIER.

Signez donc... madame; il le faut... je le veux!...

HÉLÈNE.

Ah! plus bas... plus bas!...

GOURDIER.

Il y a donc là quelqu'un qui nous écoute... quelqu'un que vous voulez ménager?...

HÉLÈNE.

Non... non!

GOURDIER.

Eh bien, après tout, je ne veux pas le savoir!... (Montrant le contrat.) Votre nom sur cet écrit, votre bras sous le mien, et partons!

HÉLÈNE.

Jamais... jamais!...

GOURDIER.

Jamais?... On se serait donc joué de moi... on m'aurait donc trompé?...

HÉLÈNE.

Eh bien, oui!

GOURDIER.

Vous ne m'aimez donc pas?

HÉLÈNE.

Vous aimer?... vous?... je crois, Dieu me pardonne, qu'il

l'a cru !... vous aimer ?... et à quel titre ?... Est-ce pour le sang que vous avez versé ?... est-ce pour vous distraire des têtes coupées qui crient dans votre sommeil ?... Mais votre présence, je l'ai subi !... vous ne m'avez donc pas vue frissonner toutes les fois que vous m'approchiez ? Vous avez peut-être pris cela pour de l'amour ?... c'était de l'horreur, misérable, de l'horreur, de l'horreur !...

GOURDIER.

Très-bien !... ce n'est donc plus de mariage qu'il s'agit, mais de vengeance, je te rendrai déshonneur pour outrage. Tu ne seras pas ma femme, tu seras ma maîtresse, tu m'appartiens !... (Il la saisit violemment, Hélène pousse un cri, Claude-Julien s'élançe de la chambre sur Gourdier et le fait reculer.)

SCÈNE XI

LES MÊMES, CLAUDE-JULIEN.

CLAUDE-JULIEN, le repoussant.

Oh ! lâche !

GOURDIER.

Encore lui !

HÉLÈNE, se réfugiant dans les bras de Claude-Julien.

Ah !

CLAUDE-JULIEN.

Il a osé vous insulter, cet homme !... (A Gourdier.) Tu m'as demandé tantôt quels étaient mes droits ?... Je vais te les dire, tu comprendras alors quelle réparation il me faut.

HÉLÈNE.

Mon ami !...

CLAUDE-JULIEN.

Ce droit, misérable... ce droit...

HÉLÈNE.

C'est celui que je lui ai donné sur mon cœur... c'est mon amant !

CLAUDE-JULIEN, bas à Hélène.

Tu te déshonores pour moi !

HÉLÈNE.

Tu allais te perdre !

GOURDIER, à part.

Son amant !...

CLAUDE-JULIEN, à Gourdiér.

Citoyen commissaire, me ferez-vous l'honneur de descendre jusqu'à moi ou de m'élever jusqu'à vous ?

GOURDIÉR.

Un duel ?

CLAUDE-JULIEN.

Nous sommes rivaux, que voulez-vous que ce soit ?

GOURDIÉR, se couvrant

Vraiment ?

CLAUDE-JULIEN.

Commissaire de la Convention : je m'incline devant vous... homme : je vous regarde en face et je vous dis : Vous êtes un drôle !

GOURDIÉR.

Monsieur !...

CLAUDE-JULIEN.

Commissaire de la Convention : je vous respecte et vous honore... mais comme homme, vous êtes un lâche !

GOURDIÉR.

Monsieur !

CLAUDE-JULIEN.

Commissaire de la Convention, vous pouvez parler la tête couverte à des souverains... mais vous n'êtes rien ici, qu'un fat en présence d'une femme outragée... chapeau bas, plat-gueux, chapeau bas !... (Il lui arrache son chapeau.)

GOURDIÉR, tirant son poignard.

Ah !

HÉLÈNE, se jetant entre eux

Moi, d'abord !

CLAUDE-JULIEN.

Entre deux hommes qui se regardent face à face il n'y a pas de place pour une femme, retirez-vous !...

GOURDIÉR.

J'aurai ton sang !

CLAUDE-JULIEN.

Dans quel lieu ? à quelle heure ?

GOURDIÉR.

Dans une heure, aux ruines de *Die-Katz*.

CLAUDE-JULIEN.

J'y serai !

ACTE CINQUIÈME

SEPTIÈME TABLEAU

Les ruines de Die-Katz, près du Rhin.

SCÈNE PREMIÈRE

JUVIGNY, arrivant ; il est pâle, fatigué, ses vêtements sont en désordre.

Où suis-je?... Je ne dois pas être loin des avant-postes français. Ah ! les ruines de Die-Katz!... — L'armée autrichienne doit être... — A quoi bon la retrouver?... Les sectionnaires de Paris se sont battus sans moi... ils ont devancé l'heure de l'attaque... ils ont été mitraillés... comme eux je suis donc aussi vaincu. La journée du 13 vendémiaire a fermé à la France tout retour vers le passé. La France ira à des destinées nouvelles. Pourquoi vivre alors... vivre dans l'exil, à charge aux autres comme à soi-même?... On approche!... je ne veux faire de ma mort un trophée à mes ennemis! (Il se cache ; arrivent Claude-Julien, Flamberge et Sylvain.)

SCÈNE II

CLAUDE-JULIEN, FLAMBERGE, SYLVAIN, JUVIGNY,
caché.

CLAUDE-JULIEN.

Vous savez le motif qui m'amène en ces lieux, je me bats avec Gourdièr.

FLAMBERGE.

En principe, comme on dit, je ne suis pas pour les duels. Mais, en particulier, ça ne me chagrine pas de le voir démolir.

SYLVAIN.

Ce serait tout bénéfice, Claude-Julien soutiendrait l'honneur de l'uniforme et ça ne ferait pas de vide dans les rangs.

CLAUDE-JULIEN.

Alors, comptez sur moi, je ne lui ferai pas plus de grâce qu'il n'en mérite.

SYLVAIN.

Le voici !

SCÈNE III

LES MÊMES, GOURDIER.

CLAUDE-JULIEN.

Seul ?

GOURDIER.

Oui, sans armes ni témoins.

CLAUDE-JULIEN.

Un de ces braves vous prêtera son sabre ; Sylvain vous assistera.

SYLVAIN.

Oh ! mais... demandez plutôt cela à Flamberge !

FLAMBERGE.

A moi !...

SYLVAIN, bas à Flamberge.

En passant de son côté, tu le verras démolir de plus près.

FLAMBERGE.

C'est juste. (A Gourdier.) Je ne vous quitte plus.

GOURDIER.

Je ne me bats pas.

CLAUDE-JULIEN.

Comment ?

GOURDIER.

Nous battre pour une effrontée qui promettait son cœur et sa main au citoyen Gourdier quand elle courait au bras d'Étienne Chombure et coquetait avec Claude-Julien, allons donc !

CLAUDE-JULIEN.

Il la calomnie, à présent !...

GOURDIER.

Je soutiens que c'est une coquette... — La preuve du contraire et je te rends raison sur l'heure ?...

CLAUDE-JULIEN, à part.

Ah !

GOURDIER.

Je l'ai traitée d'aventurière... Prouve-moi que je me trompe, et nous nous battons sur-le-champ ?

CLAUDE-JULIEN, à part.

La fatalité est ici !

GOURDIER.

Je dis qu'elle est venue clandestinement au camp... Je dis qu'elle t'a effrontément embrassé devant tous... Je dis que tu étais dans sa chambre cette nuit... qu'elle faisait parade de sa honte, et que tu es son amant!... Si tu n'as que ces titres à ma colère, ce n'est pas assez !

CLAUDE-JULIEN.

Il t'en faut un autre?... Eh bien ! je suis le marquis de Valleroy, son mari.

GOURDIER.

Enfin !

CLAUDE-JULIEN.

Te battras-tu maintenant ?

GOURDIER.

Tu demandais mes témoins... les voici... C'est le conseil de guerre ! (De différents côtés arrivent le général, les officiers de son état-major, des soldats ; ils se rangent en cercle, ils sont éclairés par des torches.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL, LES OFFICIERS.

CLAUDE-JULIEN, à part.

J'aurais dû m'y attendre !...

LE GÉNÉRAL.

Nous avons été prévenus que Gaston de Valleroy était ici. Nous sommes convoqués pour le juger. Gaston de Valleroy, qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

CLAUDE-JULIEN.

Pour défendre Valleroy, vous avez devant vous Claude-Julien, que son dévouement à la patrie a peut-être illustré, que son courage a placé à côté des plus braves soldats, dont le sang versé à flots proteste contre la prétendue trahison de Valleroy. L'âme d'un traître ne permet pas de

HÉLÈNE, bas à Gaston.

Rhouette est parti pour Paris. . il espère le sauver...
gagne du temps!

CLAIRE, au général.

Dans un premier cri de désespoir ma sœur a laissé éclater son secret. Sa destinée est telle, général, et la mienne aussi, que nous ne pouvons le divulguer sans tomber dans un crime pour éviter un malheur. Mais, sur mon salut et devant Dieu, général, je vous jure que M. de Valleroy est innocent!

GOURDIER.

Il faut des preuves.

HÉLÈNE.

Des preuves?...

CLAUDE-JULIEN, la retenant

Hélène!

HÉLÈNE bas, en lui remettant le paquet que Juvigny lui a confié.

Il demande des preuves? tiens, en voici d'accablantes contre lui... venge-toi!..

CLAUDE-JULIEN, après avoir jeté les yeux sur les papiers, avec joie,
à part.

Ah!

LE GÉNÉRAL, à Hélène.

Vous alliez parler, madame, qu'aviez-vous à dire?

CLAUDE-JULIEN.

Rien, général, rien!

LE GÉNÉRAL.

Vous n'avez rien à dire non plus?

CLAUDE-JULIEN.

Pour ma défense, non, général.

GOURDIER, à part.

Ma vengeance est assurée! (Haut) Vous pouvez donc prononcer. L'accusé a déjà été condamné à mort par contumace. Je demande purement et simplement l'exécution de l'arrêt.

JUVIGNY, paraissant tout à coup.

Vous êtes pressé, monsieur!

SCÈNE VII

LES MÊMES, JUVIGNY.

TOUS.

Le chevalier du poignard!

JUVIGNY, sautant.

Qui vous apporte sa tête, oui, messieurs .. (Mouvement des soldats.) Oh! ne vous dérangez pas... Je ne vous la disputerai plus... j'aime mieux la mort en France qu'une vie errante à l'étranger. (Au conseil de guerre.) Messieurs, Gaston de Valleroy est innocent, c'est moi qui ai tout fait. Mais, puisque nous sommes en train de faire nos comptes, général... (Montrant Gourdier.) que faites-vous de ce traître parmi vous ?

TOUS.

Gourdier ?

GOURDIER.

Un traître ?...

JUVIGNY.

Ne niez pas, monsieur Gourdier... j'ai cinq mille écus à vous remettre de la part du roi de Prusse et dix mille que Pitt m'a confiés pour vous... ça vaut la peine de se taire, hein ?

GOURDIER.

Mais cet homme est fou! (Au tribunal.) Vous me laissez insulter, calomnier, outrager devant vous... vous oubliez donc qui je suis ?... je vous le rappelle alors !... A commencer par vous, général, chacun me doit obéissance ici. (Montrant Juvigny.) Je demande la mise en accusation de ce traître... et que l'exécution du ci-devant marquis de Valleroy ne soit pas différée d'un instant. Commissaire délégué par la Convention à l'armée de Sambre-et-Meuse, j'ai le droit d'ordonner et j'ordonne !...

SCÈNE III

LES MÊMES, RHOUETTE.

RHOUETTE, accourant.

Trop tard, mon bon Gourdier, trop tard, vous êtes destitué !

GOURDIER.

Moi ?

BONAVENTURE.

Dégommé !... ça fera plaisir à bien des gens.

GOURDIER.

Moi ?

BHOUETTE, au général.

Je me dirigeais sur Paris quand j'ai rencontré le nouveau commissaire.

GOURDIER.

Ah !

BONAVENTURE, à part.

Aplati !

GOURDIER.

Mes calomnieurs s'acharnent de tous côtés contre moi, c'est à Paris que je dois me défendre ! (Il veut sortir.)

LE GÉNÉRAL.

Demeurez.

GOURDIER.

Mais...

LE GÉNÉRAL.

Vous commencerez d'abord par vous disculper ici.

BONAVENTURE, à part.

Ça a l'air de le gêner.

LE GÉNÉRAL.

Nous vous écoutons.

GOURDIER.

Eh bien, soit !... Où sont les preuves de mon crime?... oui, des preuves !... je les demande sur l'heure, sur-le-champ, où sont-elles ?

CLAUDE-JULIEN.

Les voici !... (Le général, après avoir pris connaissance des papiers que Claude-Julien lui remet, fait arrêter Gourdiér.)

GOURDIER, à part.

Perdu !

BONAVENTURE, à part.

Réformé avec les abus.

JUVIGNY, aux soldats.

Maintenant, je suis à vos ordres. Mais, parole d'honneur, général, c'est très-laid votre France démocratique. Tâchez de la faire glorieuse et grande, nous vous pardonnerons peut-être ; marchons ! (Il va se placer parmi les soldats.)

ÉTIENNE.

Mon père, vous repoussiez de votre famille Valleroy coupable...

LE GÉNÉRAL.

Mais innocent et réhabilité je lui dois toutes mes réparations. Citoyen Valleroy, votre main ?

CLAIRE, à part.

Je peux encore espérer !

HÉLÈNE.

Mon Gaston, Dieu ne nous avait pas abandonnés.

GASTON, l'embrassant.

Mon Hélène ! (A Juvigny.) Monsieur de Juvigny, vous avez tout donné à votre parti, même votre honneur, peut-être... — Mais ceci est un compte à régler entre Dieu et vous, (lui tendant la main.) quant à moi, j'oublie !

JUVIGNY, lui serrant la main.

Merci !

BONAVENTURE, à part.

Ils sont tous contents... et pas de nouvelles de Véronique !

FIN

N.º d'inventaire ~~472~~ 31476